

Marcelle Alix

galerie

**4 rue Jouye-Rouve
75020 Paris
France**

**t +33 (0)9 50 04 16 80
f +33 (0)9 55 04 16 80
demain@marcellealix.com
www.marcellealix.com**



Lola González
Press

Marcelle Alix
SARL au capital de 10000€
SIRET 518 370 192 00016
NAF 4778C

R.C.S. Paris 518 370 192
TVA FR89518370192

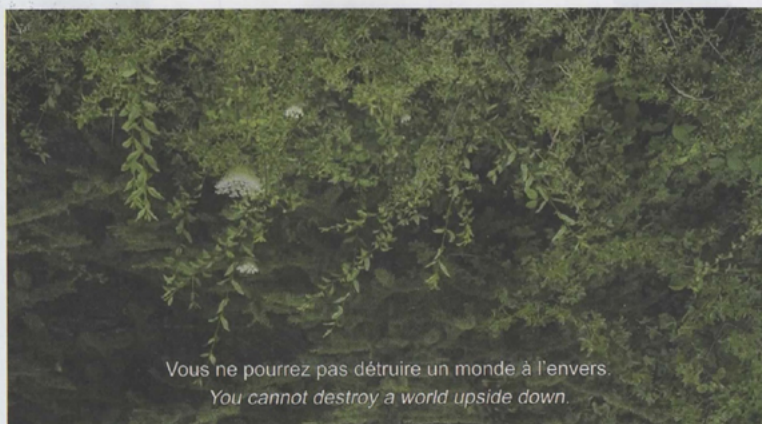


GALERIES | EXPOSITIONS

Nos coups de cœur

Galerie Marcelle Alix **L'appel à vivre ensemble**

«Vous ne pourrez pas détruire un monde à l'envers.» Ces mots sonnent comme un avertissement dans le dernier film de Lola González, *Appelle-moi*. Ils retentissent comme une prière, aussi, pour réapprendre à vivre ensemble, faire commun, communauté. Un projet auquel l'artiste s'attelle de vidéo en vidéo, autant que dans cet étonnant lieu de résidence et de vie qu'elle a ouvert récemment en Dordogne, appelé «La maison dans laquelle...». En écho à cette projection, la galerie Marcelle Alix déploie l'univers d'Armineh Negahdari. Tout juste sortie des Beaux-Arts de Clermont-Ferrand, la jeune Iranienne dévoile ses dessins viscéraux et fragiles. En commun, elles ont, assure la galerie, «ce temps précieux qu'elles prennent pour s'écouter dans le but de se voir soi-même et voir le monde tel qu'il est plutôt que tel qu'on voudrait le voir». **EL**



You cannot destroy a world upside down.

«Lola González & Armineh Negahdari»
jusqu'au 7 octobre • 4, rue Jouye Rouve • Paris 20^e
09 50 04 16 80 • marcellealix.com

Lola González
Appelle-moi, 2021 [vidéo]



Parcours

La sélection de «Libération» pour une Nuit blanche 2021 haute en couleur

«Libération» vous conseille dix performances, projections, concerts et expositions qui illumineront cette 20e édition de la manifestation parisienne.

Rendez-vous désormais bien établi de la déambulation noctambule et esthète, Nuit blanche, qui en est à sa 20e édition, propose quelque 200 points de rencontres où seront présentés installations vidéo, œuvres, performances et concerts, tous gratuits, dans Paris et en banlieue sur le thème du «Corps en mouvement». Sauf à faire confiance à la seule boussole de vos dérives guidées par la curiosité, *Libération* vous conseille 10 spots de choix pour ne pas se planter.

«**Les Angeles**», de **Lola González**, au jardin des Serres d'Auteuil

Los Angeles, ou plutôt les alentours de cette ville sans centre ni contours stricts, donne à ce film de [Lola González](#), et son nom, *les Angeles*, et les désillusions qu'elle nourrit. Sur ses collines aux herbes sèches ou ses routes sinueuses, une bande de jeunes errent, vagabonds joueurs et régressifs, galopant à quatre pattes ou esquissant, soudain gracieux, quelques pas de danse. A l'orée de la Cité des rêves ailés, ces personnages plus tellement humains semblent moins vouloir faire leur trou dans le show que revenir froidement à un état sauvage et muet. Tourné en 2017, ce petit film d'un quart d'heure étend idéalement, durant la nuit, toute son indolence buissonnière, au cœur broussailleux des Serres d'Auteuil. (Jardin des serres d'Auteuil, 3, avenue de la Porte d'Auteuil, 75016. Projections de 19 heures à 2 heures)

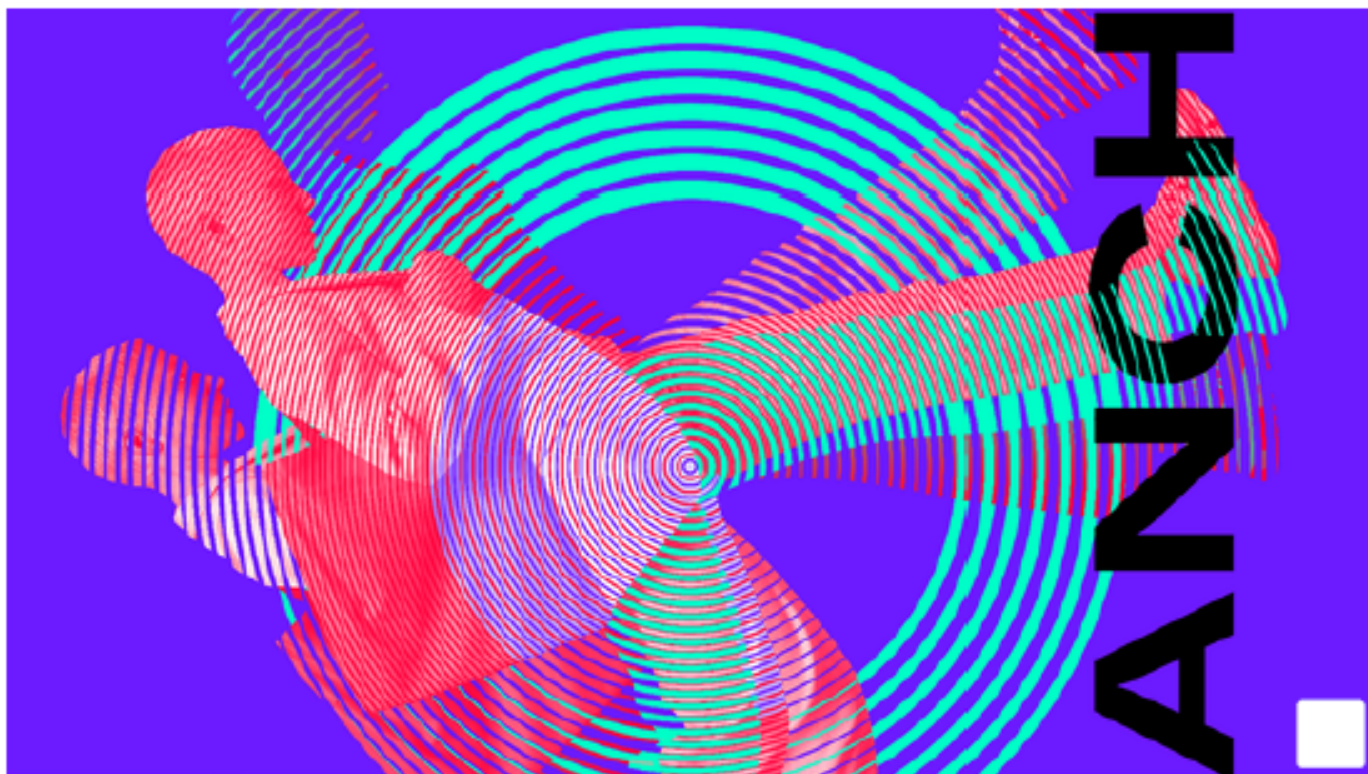


Une danse connectée, une Roller Party, un étrange défilé... À Paris, La Nuit blanche idéale du *Figaro*

Par [Lou Fritel](#)

Publié le 30/09/2021 à 06:00,

Mis à jour le 30/09/2021 à 11:47



Pour la troisième année consécutive, la mairie de Paris et la métropole organisent conjointement l'événement. *Mairie de Paris*

À l'occasion de la vingtième édition de la manifestation nocturne, nous avons établi une sélection très subjective parmi les 218 événements prévus dans la capitale et treize villes franciliennes. Suivez le guide.

Déconfinée ! La fête du 2 octobre promet d'être grandiose dans la capitale. La Nuit blanche offre une programmation foisonnante, avec 218 événements gratuits répartis sur quatre parcours soigneusement balisés. Treize autres villes de la métropole francilienne participent à cette vingtième édition et accueilleront, elles aussi, expositions, performances, musique et spectacles vivants. De quoi donner le vertige aux amateurs de culture et aux noceurs du samedi soir.



- **Paris intramuros : parcours centre**

L'ouverture des festivités aura lieu au cœur de la capitale, sur le parvis de l'Hôtel de Ville. Le danseur Mourad Merzouki y organisera, entre 19h et 20h, une « balade chorégraphique » connectée. Durant quelques minutes, les spectateurs guincheront à l'unisson, encadrés par des professionnels. La même danse sera exécutée simultanément dans les mairies du Ve, IXe, Xe, XIe, XIIIe, XIVe, XVe, et XIXe arrondissements, ainsi qu'à Rueil-Malmaison, Alfortville, Aubervilliers et Créteil. Le tout sera coordonné par un système vidéo.

Les contemplatifs se rendront ensuite à la Gaîté Lyrique, où un spectacle de son et lumière, créé par le collectif Visual System, sera visible de 19h à 1h du matin. Trois pièces attendent les visiteurs, baptisées *Little +*, *Abîme* et *Détour*. Cette dernière promet un voyage urbain et psychédélique, où les leds bleues, rouges et blanches exaltent un monde futuriste. Aucun tracé n'est imposé. Au spectateur de lâcher prise et de trouver sa place dans cette forêt phosphorescente.

- **De la porte d'Aubervilliers à la porte des Lilas : parcours nord**

Dans la continuité de cette balade introspective, direction la porte de Pantin où la Philharmonie de Paris propose huit spectacles musicaux, là aussi hauts en couleurs. Les curieux pourront se rendre à des concerts de percussions au studio et dans la grande salle Pierre Boulez, de 21h à 5h du matin. Des cordes de contrebasse tendues telle une toile d'araignée géante résonneront entre les doigts experts du musicien Nicolas Crosse de 20h à 2h dans l'amphithéâtre et une représentation chorégraphique sur le thème de l'érotisme se tiendra à la Cité de la musique de 20h à 2h.

Parce que l'édition 2021 de la Nuit Blanche marque aussi le lancement de l'Olympiade culturelle, prélude des Jeux Olympiques de Paris en 2024, la piscine Georges Vallerey, située porte des Lilas dans le XXe arrondissement, sera mise à contribution. Cet espace olympique, construit à pour les JO de 1924, sera transformé en discothèque où la disc-jockey Barbara Butch animera un set électro-disco de 19h à 1h du matin. En maillot de bain, les pieds dans l'eau ou bien en tenue de soirée, les fêtards pourront également assister à un show sur-mesure exécuté par notre équipe nationale de natation artistique.

- **De la porte de Vincennes aux Grands Moulins : parcours est**

Des expositions insolites amuseront les amateurs d'art. La plus classique, tout d'abord, puisque le Pavillon Carré de Baudouin, rue de Ménilmontant, accueillera de 19h à 22h *Happy Together*, Gilles Balmet et sa collection, durant laquelle seront présentées 150 œuvres de l'artiste contemporain. Le clou du spectacle se situe cependant sur l'escalier menant à l'esplanade de la bibliothèque François-Mitterrand, où le plasticien Laurent Perbos a installé son œuvre *Aire, un terrain de tennis*. La sculpture se veut une reproduction de la terre battue de Roland-Garros, autre clin d'œil au futur événement sportif qui attend la capitale dans trois ans.



- **De Balard à la porte d'Auteuil : parcours ouest**

Ambiance *Seventies* sur le quai Saint-Exupéry. Organisée conjointement par la mairie et le Trinquet Village, la Roller Dance Party promise par l'équipe de ce bar extérieur devrait enthousiasmer petits et grands. L'animation, encadrée par des professionnels de la danse, permettra aux novices d'apprivoiser, entre 19h et 22h, les subtilités du patin à roulettes au son de musiques disco.

Si l'on est d'humeur moins folichonne, les serres d'Auteuil projeteront, de 19h à 2h du matin, le film de la jeune réalisatrice française, Lola González : *Les Anges*. Tourné à Los Angeles, le court-métrage de 14 minutes propose de découvrir les frontières de la ville des stars, mettant en scène de jeunes gens progressant dans des paysages urbains et désertiques. Leurs mouvements, entre la chorégraphie et la transe, adoptent des caractéristiques animales.

- **Ailleurs, à Clichy-sous-Bois et Gentilly**

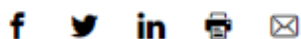
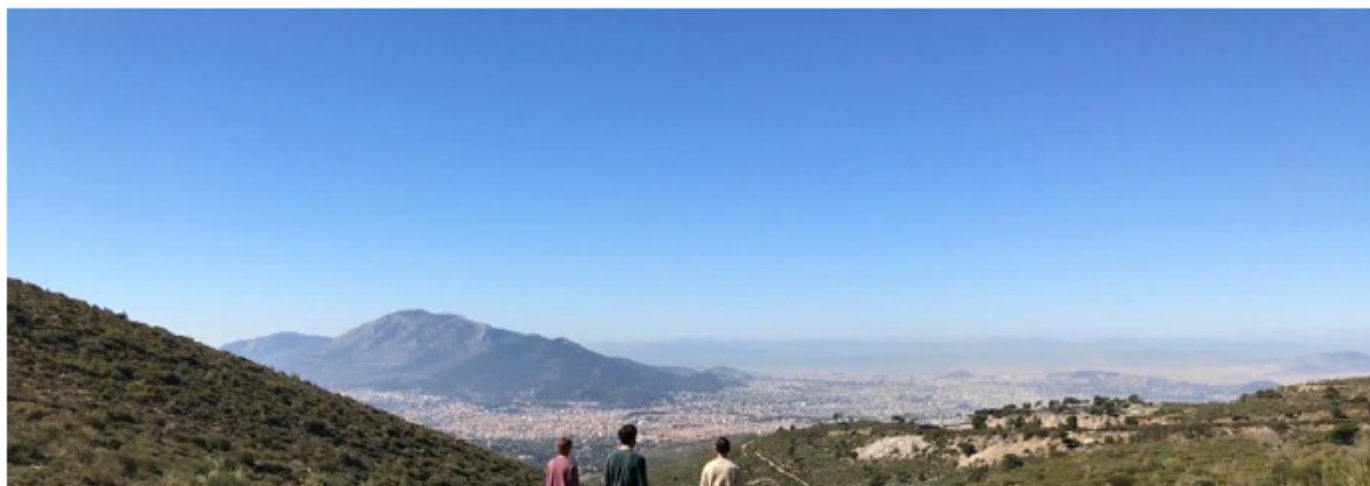
Toujours en quête de musique et de danse ? Rendez-vous à Clichy-sous-Bois, où les Ateliers Médicis ont réaménagé un gymnase désaffecté en discothèque. L'ambiance y sera foutraque puisque se mêleront, entre autres, spectacles sportifs, performances sur rollers et valse lancinantes, et ce de 19h à 2h du matin. L'événement se veut un hommage aux grandes années de l'Échappatoire, club mythique les années 1970.

À Gentilly, on mise sur l'humour et un grain de folie. Au Générateur, maison d'artistes indépendante, le défilé de mode devient un support de création inédit. Faire sauter les codes et repousser les limites du genre, voici l'objectif fantaisiste que se sont donné les acteurs culturels qui participeront à la soirée du 2 octobre. De 19h à minuit, venez découvrir le dénouement de cette extravagante expérience. Le résultat pourrait être aussi terrible que divertissant.



[Accueil](#) / [Culture et loisirs](#) / [Expositions](#)

Cajarc. Mère et fille exposent autour de la transmission



[Expositions](#), [Cajarc](#)

Publié le 30/09/2021 à 05:12 , mis à jour à 05:18

"Assemblée Pirate" est la dernière exposition de l'année au Centre d'art contemporain de Cajarc. Elle présente des fictions de Lola Gonzàlez et des photographies de Pascale Gadon-Gonzàlez du 3 octobre au 5 décembre. Le vernissage a lieu le samedi 2 octobre à 18 heures.

Cette dernière exposition de l'année ouvre le principe d'une transmission : deux artistes, deux générations, deux présences qui qualifient le faire ensemble avec exigence et amour.

"Les deux artistes, mère et fille, présentent pour la première fois une exposition commune et cela n'est pas sans faire sens. Il y est en effet question de complicité, d'écoute et de silence. Leurs projets respectifs brassent les questions du biologique, du commun et de la transmission dans des registres qui, s'ils s'appliquent à des médiums différents, se focalisent cependant sur l'image et le regard".

Lola Gonzàlez réalise de courtes fictions dont les personnages sont le plus souvent des amis ou des membres de sa famille qui, engagés dans une action inquiétante et mystérieuse, hésitent entre un combat lumineux ou violent.

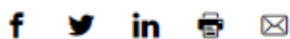


Pascale Gadon-Gonzalez photographie des lichens, symbiose entre une algue et un champignon, et leurs écrans paysagers dont elle creuse la perception première pour en révéler les qualités environnementales. Il y a de l'archaïque dans chacune de ces deux propositions et une vigueur intemporelle attestés autant par la présence vivace des paysages chez chacune que par la qualité d'attention et d'écoute qui caractérise leurs démarches singulières.

Du végétal à l'humain, le miroir opère : ensemble devenir autre. Puisqu'il s'agit de partager une communauté de destin et une vulnérabilité mutuelle, alors, quel commun construire ensemble, mère et fille, dans cet usage du monde au présent, en présence et en toute conscience du réel et de ses ombres ?

L'exposition a été réalisée en partenariat avec le Centre de microscopie électronique appliquée à la biologie de Toulouse et la galerie Marcelle Alix à Paris.

Expo ouverte du mercredi au dimanche de 14 à 18 heures. Entrée libre. Pass sanitaire demandé pour les plus de 18 ans. Site magcp.fr



Correspondant

[Voir les commentaires](#)



CRITIQUE

ART LOLA GONZÁLEZ, VOUS DITES ?

Par Judicaël Lavrador (<https://www.liberation.fr/auteur/15643-judicael-lavrador>)

—17 janvier 2020 à 17:06

Dans des minifilms, sous-titrés a posteriori, où les dialogues sont faits de borborygmes, sifflements et sons, la vidéaste sème le trouble tout en donnant une illusion de bonne entente.



Art Lola González, vous dites ?

Répartissant en enfilade, dans l'espace labyrinthique de la galerie Marcelle Alix à Paris, la projection de six petits films tournés ces deux dernières années, Lola González amène le spectateur à la progressive compréhension de ce qui se joue dans chacun d'eux. Et qui n'est pas ce qu'on pensait au tout début. L'expo s'ouvre sur le plan fixe d'une jeune femme qui pleure, puis sur le dialogue entre un jeune homme qui veut quitter son île et son amie qui s'y refuse. Mais cet élan fictionnel déraile avec la troisième vidéo dont les deux protagonistes échangent des borborygmes et des sifflements, néanmoins sous-titrés de manière à ce que leurs pépiements - portant sur la beauté de la vie - soient intelligibles.

Libération

01.2020

1/2



Alors que dans les précédents films de Lola González personne ne parlait et que le groupe était mû par une espèce d'entente tacite, là, on cause, on se dispute, on cherche à accorder ses violons (parfois en chantant) mais uniquement dans une ou des langues inventées et improvisées. Autant dire que même les comédiens (amateurs, l'artiste fait son casting parmi ses proches) ne se comprennent pas entre eux. C'est la consigne de l'artiste qui ne leur a donc livré aucun script et limita au minimum le prétexte à leur réunion devant sa caméra. Les sous-titres, c'est elle qui, après-coup, les a posés sur leurs conversations. «J'ai inventé mot pour mot ce qui, en une seule prise, avait déjà été joué», avoue-t-elle, rectifiant in extremis la position dans laquelle elle s'était mise : une place marginale et non pas auctoriale. Les acteurs ont pourtant l'air de se comprendre... à moins que ce ne soit l'enchaînement logique et vraisemblable des sous-titres qui ne crée cette illusion de bonne entente.

L'exposition, à travers ce processus adopté dans les films, met en doute le pouvoir des images et des histoires fabriquées, ce qu'on projette soi en tant que spectateur sur des attitudes, des intonations, ou tout ce dont on est prêt à se laisser bercer. A la fin, avant la sortie de cette expo au titre exprimant un irréel du présent («Si tu disais»), Lola González admet toutefois dans une vidéo tournée avec sa jeune sœur qui la taquine (en charabia), la possibilité que sa stratégie pour sortir de son propre rôle et de saisir ces accords intuitifs qui se noueraient entre les êtres, hors du sens commun, soit «du grand n'importe quoi».

INTRODUCING

LOLA GONZÀLEZ

Hélène Giannecchini

■ Des jeunes gens sont assis dans une clairière et, face caméra, ils nous adressent chacun un mot qui semble être leur dernier. Des danseurs dévalent des pentes arides de Grèce poussés par un désir qui se mue en urgence. Un groupe sans nom regarde la mer frapper les flancs d'une vieille bâtisse. Un clan armé manie des armes à feu en se bandant les yeux. Quatre hommes écrivent sur les murs puis chantent les noms des absents. Des hommes et des femmes inventent une langue pour se parler. Toutes ces scènes appartiennent à différentes vidéos de Lola Gonzàlez, mais semblent participer à une même volonté de penser la communauté, de la mettre en jeu en évitant la morale et les réponses univoques.

AMITIER

Ce sont les mêmes acteurs, les mêmes visages que l'on retrouve depuis bientôt dix ans dans les films de Lola Gonzàlez. Au fil des vidéos, il s'établit une forme de proximité entre ces gens et nous. À force de les voir et de pouvoir les reconnaître, nous avons l'impression d'être des leurs, de partager avec eux un même secret.

Dès ses premières œuvres, Lola Gonzàlez a décidé de travailler avec ses proches, famille et amis, et de mettre en jeu, dans l'acte créateur lui-même, quelque chose de ce commun dont il est sans cesse question à l'écran. Pour comprendre son travail, il ne faut pas simplement s'intéresser aux œuvres produites, mais aussi aux conditions de leur réalisation qui dévoilent la durée et l'intensité de ses amitiés.

Elle tourne avec ses amis et collabore aussi avec eux pour la création de la musique et la post-production.

En 2002, l'historien de l'art Gilles A. Tiberghien publiait *Amitier* (1), changeant un substantif en verbe et faisant ainsi du lien à ceux que l'on aime un faire, une action plus qu'un état. Ce terme convient particulièrement à l'œuvre de Lola Gonzàlez, elle qui ne cesse d'*amitier*. À chaque pièce, chaque performance, chaque vidéo, elle éprouve et donne à voir ses amitiés et fait de ce sentiment la condition d'un agir, le fondement de son acte créateur.

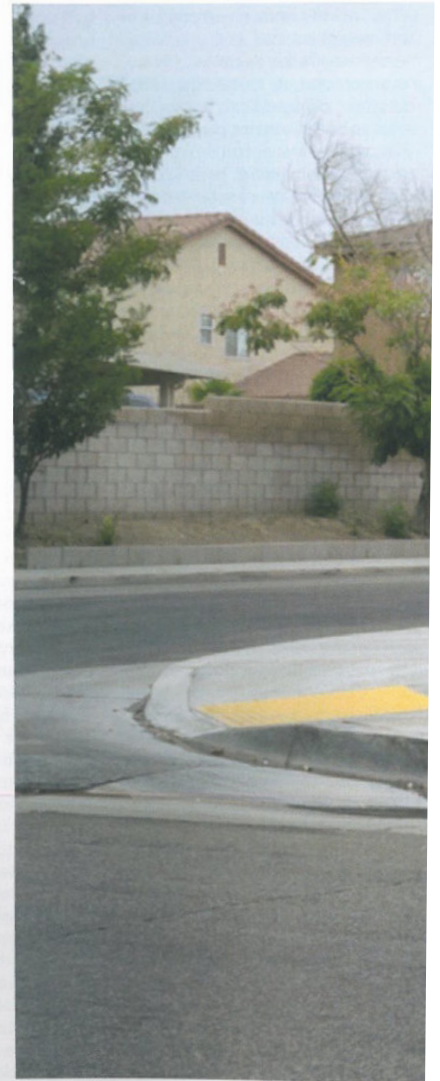
Pas d'angélisme pourtant dans l'œuvre de la vidéaste, bien au contraire. Lola Gonzàlez aime à penser la puissance du collectif tout autant que ses limites. Les groupes qu'elle met en scène sont traversés par des forces sombres, ils portent des armes, attendent un ennemi qui ne vient pas, organisent une lutte que l'on ne voit jamais mais qui ne cesse de sourdre dans le hors-champ.

Comme le rappelle Hannah Arendt dans ses *Vies politiques* (2), « cette humanité qui se réalise dans les conversations de l'amitié, les Grecs l'appelaient philantropia, « amour de l'homme », parce qu'elle se manifeste en une disposition à partager le monde avec d'autres hommes ». Mais il faut bien considérer que

Sans angélisme, Lola Gonzàlez a fait de l'amitié le moteur et le sujet de ses vidéos et performances collectives et collaboratives. La galerie parisienne Marcelle Alix consacre, du 17 janvier au 7 mars, une exposition à cette diplômée des Beaux-Arts de Lyon.

l'amitié n'est jamais uniquement un donné personnel : elle pose aussi des exigences politiques auxquelles Lola Gonzàlez se confronte avec finesse, abordant, sans jamais fournir de réponse toute faite, les questions de l'engagement, de l'action et de la violence. Souvent quelque chose bascule ou glisse. Les personnes réunies à l'écran deviennent de plus en plus menaçantes. Elles se préparent, mais à quoi exactement ? Dans *Winter Is Coming* (2014), des jeunes gens retranchés décident de mettre collectivement fin à leurs jours. Dans *Veridis quo* (2016), un groupe réuni dans

Page de droite, de haut en bas/right, from top:
 « Here we are », 2017. Vidéo couleur HD, stéréo, 17 min
 « Les anges », 2017. Vidéo couleur HD, stéréo, 14 min
 Ci-dessous/below: « Winter Is Coming », Festival
 « Hors Pistes », 2014. (Ph. H. Véronèse/Centre Pompidou)



une maison sur une falaise apprend à devenir aveugle et s'entraîne à la lutte armée. Avec sa performance *Dance me to the end of love*, jouée en trio avec Alexandre Bourit et Paul Baudouin et qui a fait le tour de plusieurs pays, Lola González fait éprouver au spectateur cette force du groupe et le pouvoir qu'il a sur nous. L'efficacité et la puissance de cette œuvre tiennent, comme souvent chez elle, à la simplicité du dispositif. L'artiste investit un espace dans lequel résonne un air du film *Uccellacci e uccellini* (1966) de Pier Paolo Pasolini joué en boucle par le musicien Alexandre Bourit. Lola fait des mouvements que Paul imite, puis les rôles s'échangent et le public les rejoint. Celui qui dirige peut, en touchant un membre de l'assemblée, lui donner le *lead*. C'est alors à lui de faire les gestes repris en écho par tous ceux qui l'entourent. Au fur et à mesure de la performance, ce qui a commencé comme un jeu devient de plus en plus



INTRODUCING

inquiétant. Les mouvements sont de plus en plus téméraires et, après plusieurs heures, l'épuisement agit sur les corps et les esprits. On peut alors devenir l'une de ces trois cents personnes qui se roulent par terre, l'amusement cédant la place à l'instinct grégaire, au mimétisme irréflecti. Car, Lola González le sait bien, un groupe, c'est aussi ce qui fait faire et ce qui peut compromettre ou modifier nos jugements.

LE LANGAGE ET L'AMITIÉ

La musique, toujours diégétique, tient une place primordiale dans les œuvres de l'artiste, décuplant la force des situations ou des images. Mais, la plupart du temps, les protagonistes, eux, ne parlent pas. Sans mots, les positions de chacun restent ouvertes aux interprétations, c'est à nous de décider ce qui se dit au-delà des images, à nous de reconstituer le fil de ces récits. Réalisée en 2018, la vidéo *Le Langage et l'Amitié* marque un tournant dans l'œuvre. Assise face caméra à côté d'un homme, Lola González lui raconte ses envies de films, sa recherche de justesse et ses doutes. Lui s'amuse de ses silences, il lui montre le paysage et livre aussi quelques bribes de sa vie. La langue qu'ils parlent est incompréhensible, ce sont les sous-titres qui permettent d'accéder à leurs échanges. Avec cette pièce, l'artiste abandonne le mutisme pour explorer la piste du langage. Depuis plusieurs mois, elle développe une recherche sur la parole, ses possibilités d'inventions autant que son essentielle fragilité. Les films issus de cette nouvelle recherche constitueront sa prochaine exposition à la galerie Marcelle Alix à Paris. On y découvrira plusieurs vidéos dans lesquelles les protagonistes ne cessent de parler : une jeune femme converse avec un vieillard malicieux, deux sœurs bavardent, un couple échange intensément, une femme monologue en nous regardant. Les langues qu'ils parlent appartiennent à chacun d'entre eux. Aucune n'est reconnaissable. La vidéaste a ainsi le pouvoir immense de traduire pour nous leurs récits en les sous-titrant. Le spectateur, incapable de vérifier la coïncidence entre ce qu'il lit et ce qu'il entend, s'en remet entièrement à l'artiste, à sa capacité à disposer du réel, à l'arranger pour y tisser ses propres fictions. Depuis un an, Lola González travaille à l'écriture de son premier long-métrage de fiction. Ce film, tourné en France, en Italie et en Grèce, poursuivra son travail de vidéaste en lui offrant un nouveau développement. Si la vidéo d'artiste est un terrain d'expérimentation et de jeu, le cinéma lui offre la possibilité de nouvelles narrations et d'une relation plus intense encore avec celles et ceux qui, depuis le début, sont la raison et la matière de son travail. ■

(1) Gilles A. Tiberghien, *Amitier*, Éditions du Félin, 2002.
 (2) Hannah Arendt, *Vie politiques*, Gallimard, « Tel », 1974.

Without angelism, Lola González has made friendship the driving force and subject of her videos and collective and collaborative performances. The Parisian gallery Marcelle Alix is dedicating from 17 January to 7 March an exhibition to this graduate of the Beaux-Arts de Lyon.

Young people are sitting in a clearing and, facing the camera, each addresses us with a word that seems to be their last. Dancers descend the arid slopes of Greece, driven by a desire that turns into an urgency. An unnamed group watches the sea strike the flanks of an old building. An armed clan handles guns blindfolded. Four men write on walls and then sing the names of absentees. Men and women invent a language to talk to one another. All these scenes feature in different

tion of their realization, which reveals the duration and intensity of her friendships. She tours with her friends and has also collaborated with them on music creation and post-production. In 2002 the art historian Gilles A. Tiberghien published *Amitier* [a verb based on the homonymous *Amitié*, in English might lead to *Friendshipping*] (1), changing a noun into a verb and thus turning the link to those we love into a deed, an action more than a state. This term is particularly suited to the work of González, who relentlessly *friendships*, as it were. With each piece, each performance, each video, she experiences and allows us to see her friendships and makes of this feeling the condition of an action, the foundation of her creative act. Nothing angelic, however, in the work of the videographer, on the contrary, González likes to think of the power of the collective as much as its limits. The groups she stages are



« Le langage et l'amitié, essai n°3 ». En cours de réalisation, 2019

videos by González, but seem to participate in the same desire to think about community, to act it out, avoiding morality and unequivocal answers.

FRIENDSHIPPING

They are the same actors, the same faces we have seen for almost ten years in González's films. Throughout the videos, there is a form of closeness between these people and us. By seeing them and being able to recognize them, we have the impression of being one of them, of sharing with them the same secret. From her very first works, González decided to work with her nearest and dearest, friends and family, and to bring into play, in the creative act itself, something of this common ground, constantly a focus on screen. To understand her work one shouldn't only focus on the works produced, but also on the condi-

traversed by dark forces, they carry weapons, wait for an enemy who doesn't come, organize a fight that we never see, but which continues to erupt off camera. As Hannah Arendt reminds us in her *Men in Dark Times* (2), "this humanity that is realized in conversations of friendship the Greeks called philanthropia, 'love of man,' since it manifests itself in a readiness to share the world with other men." But it must be borne in mind that friendship is never only personal: it also poses political demands, which González tackles with finesse, without ever providing a ready-made answer, questions of commitment, action and violence. Often something tips or slides. The people gathered on the screen become more and more threatening. They are getting ready, but for what exactly? In *Winter is Coming* (2014) isolated youths decide to collectively end their lives.

INTRODUCING



In *Veridis Quo* (2016) a group gathered in a house on a cliff learns to become blind and train in armed struggle. With her performance *Dance to the End of Love*, performed in a trio with Alexandre Bourit and Paul Baudouin, which has toured several countries, Gonzalez makes the spectator feel the power of the group and the power it has over us. The effectiveness and power of this work are, as often with her, in the simplicity of the set-up. The artist invests a space in which resonates a melody from the film *Uccellacci e Uccellini* (1966) by Pier Paolo Pasolini, played in a loop by musician Alexandre Bourit. Lola makes movements that Paul imitates, then the roles are exchanged and the audience joins them. The leader can, by touching a member of the assembled group, give them the lead. It is then up to that person to make the gestures echoed by all those around. As the performance progresses, what began as a game becomes more and more disturbing. The movements are more and more reckless and, after several hours, exhaustion takes effect on bodies and minds. One can then become one of those three hundred people rolling on the floor, amusement giving way to gregarious instinct, to unthinking mimicry. Because, Gonzalez knows it well, a group is also what makes people do things, act and can compromise or modify our judgments. Music, always diegetic, holds a primordial place in the works of the artist, increasing the force of situations and images. But most of the time the protagonists don't speak. Without words, the positions of each remain open to interpretation, it is up to us to decide what is said beyond the images, to us to reconstruct the thread of these stories.

Produced in 2018, the video *Language and Friendship* marks a turning point in her work. Sitting in front of a camera next to a man, Gonzalez tells him about what she wants out

De haut en bas/from top: « Le langage et l'amitié, essai n°1 ». 2018. Vidéo couleur HD, stéréo, 4'44" « Summer camp ». 2015. Vidéo couleur HD, stéréo, 9'

of film, her search for accuracy and her doubts. He is amused by her silences, he shows her the landscape and also confides some snippets of his life. The language they speak is incomprehensible, it is the subtitles that allow access to their exchanges. With this piece the artist abandons silence to explore the language trail.

For several months she has been developing research on speech, its possibilities of invention as much as its essential fragility. The films resulting from this new research will constitute her next exhibition at the Marcelle Alix gallery in Paris. There will be several videos in which the protagonists keep talking: a young woman converses with a mischievous old man, two sisters chat, a couple ex-

change intensely, a woman monologues looking at us. The languages they speak belong to each one of them. None is recognizable. The videographer has the immense power to translate their stories for us by subtitling them. Viewers, unable to verify the connection between what they read and what they hear, have to rely entirely on the artist, her ability to make use of reality, to arrange it in order to weave her own fictions.

For a year Gonzalez has been writing her first feature film. This film, which will be shot in France, Italy and Greece, will continue her work as a videographer, offering a new development. If the artist's video is a field of experimentation and play, cinema offers her the possibility of new narratives and of an even more intense relationship with those who, from the beginning, are the reason for and the material of her work. ■

Translation: Chloé Baker

- (1) Gilles A. Tiberghien, *Amitier*, Éditions du Félin, 2002.
 (2) Hannah Arendt, *Men in Dark Times*, Houghton Mifflin Harcourt, 1970

Lola Gonzalez

Née en /born 1988 à /in Angoulême

Vit et travaille à /lives and works in Paris

Expositions personnelles et performances /

solo shows and performances:

2019 *BODY TALK, Mon corps te parle*, MuMo2

2018 *Abel and Elio*, Temple Bar Gallery+Studios, Dublin

Alex, Le 19 CRAC, Montbéliard

2017 *Les Courants vagabonds*, MAC, Lyon;

Rappelle-toi de la couleur des fraises (avec /with

Corentin Canesson, *Retrospective My Eye*),

Le Crédac, Ivry-sur-Seine

Expositions collectives /group shows :

2019 *Le Vent se lève*, Villa Médicis, Rome; *100 artistes*

dans la ville, MO.CO., Montpellier; *Some of us,*

an overview on the French Art Scene,

Nordart, Büdelsdorf





acquisitions / musée



© Blaise AdJin.

Vue du MAC Lyon.

Le MAC Lyon acquiert une vidéo de Lola Gonzàlez

Le musée d'art contemporain lyonnais vient de faire l'acquisition, par don, d'un film de la jeune artiste Lola Gonzàlez. Un signe fort d'intérêt pour l'art en train de se faire.

Par Magali Lesauvage

Depuis avril dernier, le musée d'art contemporain de Lyon n'a plus de directeur, suite au départ en retraite de Thierry Raspail (lire *L'Hebdo du Quotidien de l'art* du 31 août 2018) — ni de régisseur, apprend-on au musée. Tandis que l'intérim est assuré par Isabelle Bertolotti, responsable d'exposition, et François-Régis Charrié, secrétaire général, l'institution du parc de la Tête d'or continue bon an mal an à organiser des expositions (une rétrospective Bernar Venet à partir du 21 septembre), accueillir du public, et même

acquérir des œuvres. Ainsi le don (par l'artiste et sa galerie), du film *Les Courants vagabonds* de Lola Gonzàlez, a-t-il été validé lors de la dernière commission scientifique régionale des collections des musées de France, réunie le 4 septembre. Réalisé lors d'une résidence de l'artiste au musée, en mai 2017, il y fut exposé dès le mois suivant. Le tout pour un budget d'environ 20 000 euros, assumé par le musée. Le prix de la vidéo, éditée à cinq exemplaires, est quant à lui fixé à 6 000 euros pour les acheteurs éventuels. /...

Lola Gonzàlez,
Les Courants vagabonds,
2017, vidéo, couleur, son,
14 minutes. Collection MAC Lyon.
Courtesy Galerie Marcelle Alix,
Paris.



Photo : Blaise AdJin.



acquisitions / musée

Lola González,
Les Courants vagabonds,

2017, vidéo, couleur, son,
14 minutes. Collection MAC Lyon.
Courtesy Galerie Marcelle Alix,
Paris.



Lola González

Née en 1988 à Angoulême.
2012 : diplômée de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Lyon.
2016 : prix Maurice pour l'art contemporain.
2018-2019 : pensionnaire de la Villa Médicis, à Rome.
Vit et travaille à Paris.



Photo : Blaise Adillon.

Initiées en 2017 avec l'artiste Olivier Zabat, les résidences de jeunes artistes au MAC, qui leur prête un espace de près de 300 m², devraient se poursuivre sous la nouvelle direction. Ancienne élève de l'École des Beaux-Arts de Lyon, dont elle fut diplômée en 2012, Lola González, 30 ans, pensionnaire depuis le mois de septembre de la Villa Médicis à Rome (avec le réalisateur François Hébert), a connu une ascension fulgurante. Lauréate du prix Maurice en 2016, elle était nommée au prix Ricard en 2017. Ses films, qui mettent en scène des communautés fusionnelles énigmatiques, ont été remarqués dès 2013 au Salon de Montrouge, puis en 2017 au Crédac, à Ivry. Négociés entre 3 000 et 6 000 euros par sa galerie, ils ont pour la plupart été acquis par des institutions françaises, publiques (Frac Île-de-France et Midi-Pyrénées par exemple) ou privées (comme la Fondation Kadist) – les collectionneurs de vidéo restant relativement rares, à l'exception d'Isabelle et Jean-Conrad Lemaître qui soutiennent l'artiste.

Traces de vie

Cette acquisition marque une spécificité des musées d'art contemporain : leurs collections sont, pour partie, le résultat de collaborations directes avec des artistes vivants. S'il ne s'agit pas là d'une commande, le rapport à la ville de Lyon (dont dépend le MAC, et où Lola González

a fait ses études d'art) est explicitement contenu dans la vidéo de 14 minutes, qui évoque une contamination par l'eau. Ainsi le rappelle le dossier d'acquisition : « *L'île du Souvenir du parc de la Tête d'Or, les anciennes réserves d'eau souterraines, toujours présentes à Lyon, et les fontaines servent de décors à cette fable* ». Et note par ailleurs que « *lors de la résidence [de Lola González] à Lyon, le travail de la troupe s'est accompagné d'une véritable vie en communauté qui a influencé l'élaboration du film* ».

L'acquisition par le musée lyonnais prend alors tout son sens : *Les Courants vagabonds* est aussi un portrait de la ville.

Hervé Percebois, responsable de la collection du MAC Lyon, explique que « *les achats ou dons au musée sont le plus souvent en relation avec des expositions ou des résidences* ». Comme ce fut le cas, par exemple, pour des œuvres d'Anna Halprin, exposée en 2006, ou plus récemment la vaste installation sonore *Rainforest* de David Tudor, présentée lors de la Biennale de Lyon en 2017 et acquise à l'aide d'une opération de *crowdfunding* – des discussions seraient en cours pour obtenir une œuvre de Bernar Venet. Si l'acquisition de l'œuvre de Lola González témoigne de l'intérêt du MAC pour la création artistique la plus contemporaine, c'est aussi une manière de rendre visibles, dans le patrimoine de la ville, les traces les plus récentes de la vie du musée. 📍



The importance of interaction, and idleness

Visual art: Six short films by Lola González; plus Nataly Maiar, Janet Mullarney and Helen O'Leary

© Tue, Oct 9, 2018, 05:00



Aldan Dunne



Vértice Dos (still) 2016 by Lola González. Courtesy the artist and Marcolle Aix Gallery, Paris



Lola González: Abel and Élio

Temple Bar Gallery, Dublin

★★★★

Six short films by Lola González are looped on six flat-screen monitors throughout Temple Bar Gallery (González spent a residency at the studios there). The walls are lined with large-scale prints of stills from the films. Each work stands alone, but there are consistencies, repetitions and continuities throughout. They are strongly performative in a physical dance theatre mode, choreographed as much as, or more than, directed – and involving some collaboration with the performers. They play language games, including the use of private, personal languages and symbolic schemes and codes implicitly understood by the protagonists but obscure to us. Usually, they feature a small group of youngish people isolated in settings that are clean, comfortable and vaguely institutional, though not in a bad sense of the term. Much attention is paid to the wider landscapes, which are often beautiful. The focus is on interactions between individuals and within the collective. González, a young artist whose work has received much favourable attention, was born in Angoulême in southwest France, and it's safe to conclude that her childhood, spent in communal environments, shapes and informs her work. Group dynamics are repeatedly explored and enacted from film to film. In the outstanding *Les anges*, three young men move through a parched landscape on all fours, in the manner of a troop of wary baboons. On the fringes of a city, they encounter a fourth, who approaches and accompanies them, apparently attempting to help raise them upright.

Helping, guiding and supporting are recurrent tropes among González's groups of people. In *Rappelle Toi de la Couleur des Fraises*, a self-contained group happens upon two individuals washed up on the shore and accepts – or inducts? – them into their community. Complexity attends the communal ideal; it's not all harmony and sweetness. *Summer Camp* teeters between comedy and oddity as the campers exercise obsessively, compile endless lists and devour heaps of seafood, all with a fixed intensity of purpose.



Los angeles (still) 2017 by Lola González



Rappelle toi de la couleur des fraises (still) 2017 by Lola González. Courtesy the artist and Marcelle Alix Gallery, Paris



Now my hands are bleeding and my knees are raw (still) 2017 by Lola González. Courtesy the artist and Marcelle Aix Gallery, Paris

More ominously, in *Véridis Quo* (a title referencing the Daft Punk track?), set in a wintry country house and grounds, the group is armed and much of the communal energy goes into weapons training and target practice. From film to film, the small groups are apt to gather and gaze out towards a distant horizon, as though waiting for something or someone. On these occasions they seem absorbed into a group identity, almost hypnotised.

Le Langage et l'Amitié, Essai N°1, possibly the most recent piece, is also the shortest, and takes the form of a cryptic, Godardian conversation, a language game, between a man and a woman. González's work strikes a chord with Kazuo Ishiguro's *Never Let Me Go* and in fact with Ishiguro generally. Where her communal childhood informs her sensibility, he arguably gained a comparable perceptual shift through moving with his family from Japan to settle in England when he was only five. Both, while seeming to address strange, even perplexing settings and communities, actually turn out to deal with the absolutely familiar, everyday world. Might González make a feature-length film? In her short films, as seen together here, she seems at times to rely too easily on default templates and default devices, but there's a terrific core of achievement, inventiveness and insight that suggests great things yet to come.

Until November 17th, templebargallery.com

Lola Gonzàlez

Une Charentaise à la Villa Médicis

■ À 30 ans, l'artiste charentaise Lola Gonzàlez rejoint la Villa Médicis à Rome pour un an ■ Une consécration pour cette «boule de feu» de l'art contemporain ■ Sa trajectoire a germé en Charente.



Lola Gonzàlez revient très souvent chez ses parents à Dignac: «Il y a ici une énergie qui me fait du bien.»

Photo Quentin Petit

Frédéric BERG
 f.berg@charentelibre.fr

Elle évoque la chance mais c'est bien de talent qu'il s'agit. Un talent acéré, précieux, unique, qui mélange poésie et lucidité, tendresse et mélancolie. Ce que l'art contemporain réserve de meilleur, quand il élève les âmes et cherche la lumière. Lola Gonzàlez, Charentaise de 30 ans, artiste engagée, vidéaste, plasticienne - «*Je ne me vois pas faire autre chose*» - est officiellement inscrite depuis lundi sur la liste de la promotion 2018-2019 des pensionnaires de l'Académie de France à Rome.

387 candidats, 16 élus

La Villa Médicis. Ce lieu coupé du temps, qui depuis 1803 «stimule et perfectionne la création artistique» en accueillant artistes et chercheurs. Un temple de l'esprit. Pendant un an, Lola Gonzàlez et les quinze autres pensionnaires sont invités à une résidence de création, de recherche ou d'expérimentation. La Charentaise qui imagine d'étonnantes courts métrages depuis plusieurs années a été choisie parmi 387 candidatures pour écrire un long-métrage, en binôme avec François Hébert, un ami scénariste.

En dates

5 mai 1988. Naissance à Angoulême.

2012. Diplôme national supérieur d'expression plastique (DNSEP) avec les félicitations du jury, ENSBA Lyon.

2016. Lauréate du Prix Meurice pour l'art contemporain.

11 juin 2018. Officiellement retenue dans la promotion 2018-2019 à l'Académie de France à Rome, la Villa Médicis.

Lola est «fière» - «*Je n'en reviens toujours pas*»- mais elle préfère retenir la «chance» à l'heure de cette heureuse nouvelle. «*La chance de rencontrer Philippe Guiot, prof d'arts plastiques à l'école de Villebois-Lavalette, de croiser Renaud Lambert et Chantal Coyaud au lycée Marguerite-de-Valois. Et aussi Paul Frocrain de l'école des Acacias d'Angoulême, quelqu'un d'essentiel. Tous m'ont soutenue, aiguillée, rensei-*

gnée sur l'art contemporain. Ils ont su me guider et allumer quelque chose», souligne Lola Gonzàlez.

La jeune artiste mesure sans peine les autres étincelles de sa vie. Ses deux petites sœurs, Anouck et Telma, qui jouent dans ses films. Et ses parents, créateurs du parc de loisirs iconoclaste Le Grand jeu à Dignac. «*Ils m'ont enseigné le plus précieux, la curiosité, et ont fait germer cette question qui parcourt mon travail: qu'est-ce qu'on fait ensemble?*» Son père, Roberto, ancien footballeur, homme de cent métiers, à la curiosité et à la créativité galopantes. Pascale, sa maman. Biologiste et photographe qui depuis des années documente les lichens. «*Le lichen, à la fois algue et champignon. Le seul être vivant pour qui 1 + 1 = 1*», glisse Lola qui file et filme les métaphores. Ses films suggèrent, tissent une trame qui prend corps progressivement. Des vidéos racontant une génération qui a trente ans aujourd'hui, une génération qui cherche un avenir, lutte pour ne pas se perdre et sombrer. Lola Gonzàlez met en images ses amis qui hésitent entre un combat lumineux ou violent. Des vidéos sensibles, troublantes, saisissantes, dérangeantes dont des extraits sont dévoilés sur son site Internet (1).

”

Mes parents m'ont enseigné le plus précieux, la curiosité, et ont fait germer cette question qui parcourt mon travail: qu'est-ce qu'on fait ensemble?

«*La crise européenne frappe notre génération, on est dans un rapport très fort à l'émotion. J'interroge: comment les individus peuvent continuer à croire?*» Pendant un an, Lola et François Hébert vont écrire un long métrage: «*Tous mes films précédents étaient les croquis de celui que l'on va écrire à la Villa Médicis.*»

«Ça va être beau...»

Depuis quelques années, les courts métrages de la Charentaise sont considérés comme de véritables œuvres d'art, exposées dans des galeries ou des musées, achetées par des collections privées ou publiques. Avant Rome, l'artiste représentée par la galerie parisienne Marcelle Alix (2) a été in-

vitée à travailler à l'Opéra d'Athènes, au Palais de Tokyo à Paris, au Musée d'art contemporain de Lyon, à Los Angeles, Barcelone, Clermont-Ferrand...

Devant elle, on se sent aussi fragile qu'un frêle épi de blé tordu par le vent d'été. Petit et perdu devant cette artiste incandescente qui, c'est un article paru dans le Monde qui le dit, est «*apparue comme une boule de feu dans le ciel de l'art contemporain français*». Yeux félins, crinière rousse et peau de lait, Lola Gonzàlez est une vraie comète, propulsée de prix en succès.

«*J'avais besoin de m'isoler, de trouver un lieu avec une énergie différente comme celle que je trouve chez mes parents. Cette année à la Villa Médicis tombe à pic*», reconnaît l'artiste. Son futur film, faut-il le préciser, a déjà trouvé une boîte de production. Pendant un an, la Charentaise va s'immerger dans cet endroit de méditation et de travail qui depuis plus de deux siècles pense les beautés de demain: «*J'ai rencontré lundi soir les autres résidents avec mon ami scénariste. On a été hyperheureux de voir l'énergie et la passion de chacun pour son sujet, ça va être beau...*»

(1). <http://lola-gonzalez.com>
 (2). <http://www.marcellealix.com>



ÊTRE ENSEMBLE SUFFIRA

INTERVIEW DE LOLA GONZÁLEZ

Toujours à l'instinct et en quelques semaines, Lola González réalise films et performances avec les amis qui l'entourent. Entre utopie et dystopie, fiction et réalité, ses récits mettent en scène des communautés de trentenaires qui hésitent entre le repli et l'action.

Propos recueillis par Alain Berland
Photographies : Alex Brunet,
pour *Mouvement*

Votre vidéo *Winter is Coming* (2014) emprunte son titre à une célèbre série américaine. Pensez-vous qu'il est nécessaire de fictionner le réel pour mieux le comprendre ?

- Oui je crois que c'est essentiel. Ma scolarité aux Beaux-arts de Lyon a été complexe. Je cherchais ma route, me demandais ce que je pouvais proposer en tant qu'artiste. J'avais un doute permanent et beaucoup de mal à me sentir touchée par ce que je voyais en art contemporain.

Au début, je créais des œuvres avec des messages frontaux et univoques. Puis je me suis méfiée d'une certaine forme de cynisme et j'ai décidé de m'éloigner de ce type d'art autoritaire. Je suis alors revenue au cinéma, un médium qui me hantait depuis longtemps. J'ai réalisé une quinzaine de films durant les deux dernières années d'école. Ce sont toutes des œuvres hybrides avec de la musique et du chant. Ces fictions m'ont permis de mettre en scène les questions que je me posais sur les rapports compliqués du réel à l'amour, à l'amitié, à la politique, à l'actualité. En les regardant, on comprend vite que ces films ne donnent aucune réponse et laissent une grande part à l'interprétation car les récits sont complètement ouverts.

Je cite *Game of Thrones*, mais je regarde très peu de séries. Je n'ai même pas terminé la première saison. C'est le pouvoir évocateur de la mention « *winter is coming* » qui m'a plu. Je préfère utiliser les codes de la télé-réalité et je m'intéresse davantage aux parcours de vie des célébrités qu'à leurs œuvres. Par exemple, en 2014, j'ai réalisé une performance nommée *Qui boira de ce vin-là, boira le sang des copains* pour le Centre Pompidou. Dix de mes amis interprétaient dix

personnalités mortes qui ont vécu en partie à la même époque mais qui ne se sont jamais rencontrées, de Brian Jones à Patrick Dewaere en passant par Rainer Werner Fassbinder, Pier Paolo Pasolini ou Pina Bausch. J'essayais d'imaginer leur rencontre, leurs dialogues, leur vie commune, les possibilités qu'ils se soient aimés, qu'ils aient publié des manifestes artistiques, etc. Et puis après une tuerie à la mitrailleuse, les morts se réunissaient et entamaient une danse endiablée avec une vingtaine de participants dissimulés dans le public.

Il y a de nombreux éléments récurrents dans votre œuvre : la communauté, la ruralité, la musique, le silence, l'importance du paysage, les acteurs non professionnels.

- Je ne cherche pas à maîtriser toutes les données mises en œuvre et je peux prendre à contre-pied mes propres habitudes, comme je l'ai fait récemment en réalisant *Les Courants vagabonds* (2017), une fiction plutôt humoristique où il y a énormément de dialogues. Généralement, je procède par associations d'idées en cherchant à faire confiance à mes intuitions ; et davantage par élimination que par ajout. Si, par exemple, je constate qu'à trop parler on passe à côté des émotions, je vais me demander comment faire un film qui n'aurait aucune parole. Je me dis souvent que « je ne sais pas ce que je veux mais que je sais ce que je ne veux pas » ou bien encore que « je ne sais pas en quoi je crois mais que je sais en quoi je ne crois pas ». Dans un monde qui va super vite et qui souhaite absolument tout nommer, je m'invente des règles qui n'en sont pas pour ne pas m'enfermer dans un cadre.



Mouvement
10.2017
3/3



Dans un de vos premiers films, un de vos acteurs proclame : « Tout a changé, j'espère qu'être ensemble suffira. » Est-ce un programme ?

- On me dit que je travaille exclusivement avec la jeunesse mais c'est complètement faux. C'est plutôt une génération que j'observe et qui évolue avec le temps. Je vais avoir 30 ans et dans dix ans j'espère continuer à filmer les mêmes personnes. Il y a une urgence à parler du temps présent et des choix que nous devons faire. J'ai essayé de filmer d'autres générations parce que je trouve très beau de savoir filmer un moment qui n'est pas le sien mais je me dis : - *Qui suis-je pour capter ce qui n'est pas de mon âge ?* -

- *Est-ce qu'être ensemble suffira ?* -, c'est une interrogation dans le cadre d'une fiction mais aussi de ma réalité car je travaille avec un noyau d'amis. Des danseurs, des musiciens, des acteurs non professionnels, des gens qui m'entourent et avec qui je mène ma vie. Mes comédiens ont tous d'autres métiers : infirmier, musicien, monteur image. On se donne rendez-vous plusieurs fois dans l'année, je filme avec ma chef opératrice, une seule caméra et pendant une semaine ou deux, puis je monte et étalonne avec un collaborateur en quatre ou cinq heures. Cela va très vite parce que je travaille avec des complices. Est-ce que ce projet de vie continuera dans 20 ans ? Je ne sais pas.

Les communautés sont très présentes dans vos films. Faut-il les voir comme des lieux d'émancipation ou bien, au contraire, d'aliénation ?

- Les communautés me fascinent. Je me demande souvent si je suis capable de prendre les armes, et je m'interroge sur l'engagement, sur les comportements que l'on a par amitié, par amour ou par idéaux politiques dans les groupes. Je ne suis absolument pas post-années 1970 et les modes de pensée qui animent les communautés me font peur. C'est pourquoi je filme souvent la même grande bâtisse isolée dans la forêt, elle devient le gourou, le manipulateur où logent les spectres. Des films comme *Summer Camp* (2015) ou *Rappelle-toi de la couleur des fraises* (2017) parlent de tout cela, du partage mais aussi de l'absence de communication. J'aime cette ambiguïté. S'il est très important que les gens se regroupent pour penser, vivre ensemble et comprendre

le monde, il y a aussi quelque chose de dangereux dans tout cela. Ce que l'actualité montre bien. J'aime cette liberté qui me permet d'échapper à toute idéologie. Et c'est aussi pourquoi je me refuse à lire ou voir toutes les choses que l'on me recommande. J'ai peur de perdre mon indépendance et de reproduire certains codes artistiques. Comme vous le savez, c'est facile à faire.

Il y a un handicap récurrent dans vos films, celui de la vue. Vos protagonistes peuvent être aveugles, avoir une vision en négatif colorisé ou bien encore porter des masques. Que cela signifie-t-il ?

- Il y a toujours cette idée que l'on change de point de vue quand on est en groupe où que l'on perd sa propre vision en adoptant celle des autres. Mais je dois dire que je n'ai pas vraiment de réponse. Encore une fois je ne cherche pas à calculer mes effets, je veux travailler à l'intuition pour échapper aux tropes de l'art. C'est plutôt la question des sens en général qui m'intéresse, d'où l'importance du son, des chansons, de l'image. Par exemple, j'apporte une importance énorme au cadre où chaque plan peut être un tableau. C'est un parti pris esthétique et pictural que j'assume.

Vous préparez votre premier film pour les circuits classiques du cinéma. Quelles différences faites-vous entre ce format et vos œuvres conçues pour les centres d'art ?

- La liberté qu'il y a dans l'art contemporain me plaît, et si vous décidez de la prendre, elle est rare et belle. Alors que le cinéma, avec toutes ses contraintes financières et logistiques, engendre une véritable complexité. Pour le long-métrage je souhaite garder l'idée de travailler en petit comité pour faire une œuvre entre documentaire et fiction. Elle mêlera le groupe d'amis non professionnels avec qui je travaille habituellement, les danseurs de l'Opéra d'Athènes avec qui j'ai réalisé *Now My Hands Are Bleeding and My Knees Are Raw* (2017) et un autre groupe que j'ai rencontré à Barcelone, plus quelques acteurs professionnels. Ce sera un long-métrage avec des histoires davantage compréhensibles. Une épopée un peu folle, un périple qui parle de l'Europe. Je suis habituée à travailler avec peu d'argent donc mon budget sera réduit. La grande nouveauté c'est que je coécris avec un jeune scénariste qui a été formé à

la Femis. C'est un peu un challenge. Je n'ai pas été habituée à écrire un scénario et habituellement mes dialogues sont écrits la veille du tournage. Je veux faire un film qui me ressemble avec des gens qui débutent dans ce domaine pour conserver une zone de fraîcheur et pour que celui-ci ne m'échappe pas. Si un jour je monte les marches de Cannes, ce sera avec un objet qui m'appartient pleinement - •

Propos recueillis par **Alain Berland**

> *Les Bons Sentiments*, 19^e prix de la Fondation d'entreprise Ricard, jusqu'au 10 novembre à Paris

> *The Green Light*, exposition personnelle, jusqu'au 12 novembre à Basis, Francfort, Allemagne

> *Tension and Conflict*, exposition collective jusqu'au 4 mars au Museu de Arte, Arquitetura e Tecnologia, Lisbonne, Portugal

> *Exposition personnelle en février 2018 au 19, Crac de Montbéliard*



EXPOSITION

PAGE
06

LE QUOTIDIEN DE L'ART | JEUDI 7 SEPTEMBRE 2017 NUMÉRO 2339

LES BONS SENTIMENTS – Fondation d'entreprise Ricard,
Paris 8^e – Jusqu'au 28 octobre

« Les bons sentiments » du Prix Fondation d'entreprise Ricard 2017

Quels sont les lignes de force qui se dégagent de l'édition 2017 du Prix Fondation d'entreprise Ricard ? Refusant la production déléguée, l'abstraction ou l'ironie, les artistes choisis par la curatrice Anne-Claire Schmitz font corps avec leurs sujets, qu'il s'agisse de créer en s'inventant une communauté ou d'explorer des formes de célébration et d'engagement issues des cultures underground. *Par Pedro Morais*

LA THÈSE RETENUE
PAR ANNE-CLAIRE
SCHMITZ PORTE SUR
LE REFUS DU CYNISME
ET DU RELATIVISME
POST-MODERNES

Par cycles, est régulièrement annoncée la mort de l'ironie dans l'art – des ouvrages de David Foster Wallace aux films du Dogme 95, jusqu'à la revendication d'une forme de sincérité à la dernière Biennale du Whitney à New York –, suivant la gravité imposée par des événements ou des crises majeures. La thèse retenue par Anne-Claire Schmitz, directrice de l'espace indépendant La Loge à Bruxelles, pour le Prix Fondation d'entreprise Ricard de cette année porte sur ce refus du cynisme et du relativisme post-modernes. Selon elle, ces sept artistes adoptent une attitude engagée, portée par une forme de célébration et d'optimisme franc et bienveillant. Cela lui permet de s'éloigner des codes esthétiques *corporate* de l'art post-Internet, devenus sans doute trop confondants en plein régime de la post-vérité et des fait alternatifs, mais aussi (plus étonnamment) du retour spirituel à la ruralité à grands renforts de céramiques, tapisseries et performances rituelles. « Les Bons Sentiments » est l'une des meilleurs expositions du Prix Fondation d'entreprise Ricard de ces dernières années, à la fois très narrative et très



« Les Bons Sentiments », 19^e Prix Fondation d'entreprise Ricard, septembre 2017. Photo : Aurélien Mole / Fondation d'entreprise Ricard.

l...



EXPOSITION

PAGE
07

LE QUOTIDIEN DE L'ART | JEUDI 7 SEPTEMBRE 2017 NUMÉRO 2339

« LES BONS
SENTIMENTS » DU
PRIX FONDATION
D'ENTREPRISE
RICARD 2017

SUITE DE LA PAGE 06 visuelle, réunissant des démarches empruntant aux codes de la vitrine de magasin (Deborah Bowmann), aux fanzines underground et au jardin du Palais Royal (Thomas Jeppé), au cabaret burlesque et aux rituels de fertilité (Pauline Curnier Jardin), à la guérilla communautaire (Lola González), au détachement associé à la figure du hippie (Zin Taylor) et au renversement de la virilité associée à la culture motard (Caroline Mesquita). Les artistes sans doute les plus éloignés du propos de la curatrice – dont le titre de l'exposition semble venir faire écho au *Traité des bons sentiments* de



Deborah Bowmann, Proposal for Philippe Gaber. « Les Bons Sentiments », 19^e Prix Fondation d'entreprise Ricard, septembre 2017. Photo : Aurélien Mole / Fondation d'entreprise Ricard.

Mérim Korichi où la philosophe opère une réhabilitation de valeurs positives communes hors de la sentimentalité et de la rouerie politique – sont le duo Deborah Bowmann qui s'est fait remarquer dans un squat à Amsterdam puis à Bruxelles, habillé en businessman dans une sorte de performance permanente. Sa marque fictionnelle transforme la galerie en médium artistique et cherche à créer la confusion entre design critique et célébration du display des vitrines

LE TITRE DE
L'EXPOSITION SEMBLE
VENIR FAIRE ÉCHO
AU *TRAITÉ DES BONS
SENTIMENTS* DE
MÉRIAM KORICHI

marchandes (son installation est un présentoir des écharpes du styliste Philippe Gaber). Mais un sentiment indéniable de communauté traverse toute l'exposition, où l'amitié est érigée en mode de vie, qu'il s'agisse du groupe de guerrilla d'une génération marquée par les textes du Comité Invisible tout en étant consciente des paradoxes des communautés à venir (les hiérarchies implicites, l'aveuglement volontaire ou la paranoïa complotiste), réinventant des modes de vivre ensemble (ou à marcher, comme dans son nouveau film), ou de la troupe haute en couleurs réunie par Pauline Curnier Jardin dans son cabaret à partir du bombardement d'un cirque en pleine représentation à Karlsruhe par l'armée française en 1916. Ses films sont des célébrations du vivant qui n'hésitent pas devant la puissance sentimentale et intègrent le besoin collectif de croyance, portés par un regard résolument féministe. Dans une édition du Prix strictement paritaire, cet élan à déconstruire les codes de l'identité de genre peut aussi passer subtilement par les matériaux et les formes : après



« Les Bons Sentiments », 19^e Prix Fondation d'entreprise Ricard, septembre 2017. Photo : Aurélien Mole / Fondation d'entreprise Ricard.



EXPOSITION

PAGE
08

LE QUOTIDIEN DE L'ART | JEUDI 7 SEPTEMBRE 2017 NUMÉRO 2339

« LES BONS
SENTIMENTS » DU
PRIX FONDATION
D'ENTREPRISE
RICARD 2017



« Les Bons
Sentiments »,
19^e Prix Fondation
d'entreprise Ricard,
septembre 2017.
Photo : Aurélien
Mole / Fondation
d'entreprise Ricard.

UN ESPRIT COLLECTIF
ET UNDERGROUND
SOUFFLE
SUR CETTE ÉDITION
DU PRIX FONDATION
D'ENTREPRISE RICARD

SUITE DE LA PAGE 07 une énorme carcasse d'avion, c'est maintenant à la miniaturisation de la virilité associée à la culture motard que s'attaquent les sculptures en métal de Caroline Mesquita. Symboles de la bataille identitaire par la personnalisation des objets, ses motos personnifient le jeu entre l'identification à la norme et la projection sur des cultures marginales. De même, l'immense *wall painting* de Zin Taylor est la représentation morcelée de son personnage hippie nu (qu'il avait imprimé sur une serviette de plage pour son exposition au printemps dernier au Plateau-FRAC Ile-de-France), sans que l'on discerne s'il s'agit d'un regard ironique ou complice sur le détachement *flower power*. De son côté, l'installation de Thomas Jeppe, l'une des surprises réjouissantes du Prix, dessine des trajectoires complexes entre des sous-cultures autour d'une histoire de la voix, réunissant une galerie de personnages parisiens. Traversant la science (l'étude du larynx développée par le chercheur et chanteur d'opéra Manuel Garcia, suite à une vision qu'il a eu lors d'une promenade au Palais Royal), la culture gay et le marxisme (le livre *Vivre et penser comme des porcs* de Gilles Châtelet, habitué du mythique club le Palace), son dispositif mélange tracts et vinyle issus d'un mode de production do-it-yourself, intégrant les paradoxes de la voix entre impuissance et pouvoir d'affirmation (la figure du castrat ou le musicien parisien Low Jack). Employant des stratégies de désidentification post-identitaires, son travail est une traduction plus mentale de l'esprit collectif et underground qui souffle sur cette édition du Prix Fondation d'entreprise Ricard.

LES BONS SENTIMENTS, jusqu'au 28 octobre, Fondation d'entreprise Ricard, 12, rue Boissy-d'Anglas, 75008 Paris, <https://www.fondation-entreprise-ricard.com>





Exposition

Prix Ricard, le cercle vertueux

Par Judicaël Lavrador — 3 septembre 2017 à 17:36

Mode, musique, motos, folklore : les six jeunes artistes en compétition célèbrent la notion de communauté à travers sculptures, peintures et films.

La 19^e exposition du prix Ricard suit scrupuleusement le cahier des charges de ce genre d'exercice en livrant un baromètre esthétique de la jeune création à travers les œuvres de six artistes dont l'un, fin octobre, remportera la mise (une pièce achetée par la Fondation et donnée au musée national d'Art moderne). Dit autrement, il n'y a pas d'entourloupes, pas de participations à reculons, pas de manifestations de mauvaise humeur de la part des artistes face à ce format d'expo-concours. Ni face au monde en général, qu'ils regardent ou dans lequel ils travaillent le cœur et l'esprit chargés de plein de «Bons Sentiments», titre débarrassé de toute mièvrerie et de toute ironie. Selon la curatrice Anne-Claire Schmitz, par ailleurs directrice d'un lieu d'art à Bruxelles, la Loge, qui laisse une grande place à la recherche, *«les artistes privilégient l'expression d'un rapport au monde franc, décomplexé, et qui ose la célébration. Ce positionnement délaisse volontairement la critique distanciée et lui préfère d'autres types de relations, certes souvent plus troubles, mais qui n'hésitent pas à se confondre à l'objet désiré et analysé»*.

Constellation

L'expo livre alors les différentes et étonnantes tournures que peut prendre cette manière franche d'être au monde, plaçant à son seuil des sculptures qui sont cependant un peu plus que cela. Réalisées par le duo Deborah Bowmann - formé des Bordelais Amaury Daurel et Victor Delestre -, qui tient depuis 2015 un lieu d'exposition homonyme à Bruxelles, ces pièces bleues, décorées de glands et de champignons, ou parsemées de feuilles cuivrées, font pleinement office de présentoirs pour des écharpes et des foulards signés du créateur de mode Philippe Gaber. Le dispositif filera ensuite dans les vitrines de celui-ci. Deborah Bowmann passe donc avec souplesse et sans complexe de la mode et de son système de communication ou de production à l'art. Et vice versa. L'Australien Thomas Jeppe se montre lui aussi curieux de la manière dont les autres - le compositeur de musique électronique Philippe Hallais, alias Low Jack, ou le chercheur et chanteur d'opéra Manuel Garcia - travaillent. Il édite ses entretiens avec eux, en livrant croquis et peintures accrochés sur un portique labyrinthique, formant une constellation. Apparaît ainsi une sorte de traversée subjective de la production culturelle d'une communauté de penseurs ou de créateurs plus ou moins underground.

C'est l'autre penchant de cette expo : le groupe, la communauté, le cercle. A l'image de ceux que Lola González met en scène dans les trois films présentés - sur des écrans au mur, qui leur prètent des allures de peintures colorées - dont son dernier, réalisé cet été à Los Angeles. Des jeunes gens y boitillent à travers des paysages arides ou cramés par un incendie, comme les



derniers survivants d'une catastrophe, encore sidérés par l'immensité de l'espace et des cieux mais désormais incapables à les parcourir et à les dompter.

Fascination

La dernière salle de l'exposition, lâchant les chevaux avec la meute de sculptures virilement carrossées de plaques et grilles de métal par Caroline Mesquita, joue crânement et bruyamment la carte spectaculaire. Ses motos aux matériaux froids, mais chauffées à blanc par les gestes à la fois souples et brusques de l'artiste, font face au film pétaradant *Explosion ma baby* de Pauline Curnier Jardin, lequel immerge dans une parade rituelle effectuée chaque année dans un petit village. Célébrant les nouveau-nés, la foule surexcitée les exhibe en l'air à bout de bras et agite des piles de billets. L'artiste avoue être devenue elle-même une dévote, une fidèle de ce rite folklorique. Son film, alors, prend moins valeur de documentaire que de témoignage de sa fascination pour une communauté réunie dans cette cérémonie aux gesticulations extatiques, sauvages et un peu effrayantes à la gloire de la jeunesse. Célébration qui qualifie aussi l'exposition du prix Ricard cette année.

Judicaël Lavrador

Les Bons Sentiments Fondation d'entreprise Ricard, 12, rue Boissy-d'Anglas, 75008.
Jusqu'au 28 octobre.



ART | EXPO

Les bons sentiments

05 Sep - 28 Oct 2017

Vernissage le 04 Sep 2017

[Fondation d'entreprise Ricard](#)

L'exposition « Les bons sentiments » à la Fondation d'entreprise Ricard rassemble les installations, vidéos et sculptures des six artistes nommés pour le 19e Prix Fondation d'entreprise Ricard. Des œuvres qui partagent un positionnement entre conscience du monde et célébration.



Lola González, *Rappelle-toi de la couleur des fraises* (détail) 2017. Vidéo HD, stéréo 17 min

« Les bons sentiments » : 19ème Prix Fondation d'entreprise Ricard

Les six artistes nommés par Anne-Claire Schmitz à l'occasion du 19ème Prix Fondation d'entreprise Ricard ont été conviés à présenter une sélection de leurs œuvres qui soit représentative des engagements et des particularités qui caractérisent leur démarche. L'exposition les rassemble sous un titre plein d'ambiguïté, « Les bons sentiments », qui évoque le fil rouge reliant les pratiques artistiques d'Amaury Daurel, Victor Delestre, Pauline Curnier Jardin, Lola González, Thomas Jeppe, Caroline Mesquita et Zin Taylor. C'est en effet un parti pris artistique entre conscience du monde et célébration qu'ils partagent.

L'œuvre de Lola González mêle performance, danse et cinéma. Ici, la vidéo *Rappelle-toi de la couleur des fraises*, témoigne d'un travail de plasticienne dans lequel la lumière et la couleur occupent une place importante. On reconnaît dans cette vidéo les caractéristiques de ses œuvres précédentes, toutes mettant en scène un groupe de jeunes gens dont on croit reconnaître les visages d'une vidéo à une autre et qui semblent investis dans des situations et des actions inexplicables suscitant une impression d'irréel.



De Caroline Mesquita à Deborah Bowmann, entre conscience du monde et célébration

Les sculptures de Caroline Mesquita font naître de matériaux austères des mises en scènes théâtrales pleines de légèreté. Une fois sculptées, oxydées ou peintes, des plaques de cuivre et de laiton deviennent des personnages à taille humaine qu'elle fait interagir, créant des histoires à partir d'une matière grise et mate.

Sous le nom de Deborah Bowmann se cachent les artistes Amaury Daurel et Victor Delestre. Entre identité artistique et espace d'exposition, Deborah Bowmann est un projet développé en collaboration avec des artistes et designers de différentes générations qui à chacune de ses nouvelles incarnations présente des expositions aux allures de véritables installations. Le but est d'explorer les croisements possibles entre magasin et lieu d'exposition. Au sein des installations de Deborah Bowmann, les objets et les formes exposés sont partagés entre sculpture et design, fonction et décoration.



Le Monde

Lola Gonzalez, le sens du commun

Les vidéos de la jeune artiste exposée à Lyon ne cessent de questionner la vocation du collectif et de l'engagement

PORTRAIT

C'est elle, c'est Lola. Apparue il y a peu comme une boule de feu dans le ciel de l'art contemporain français, Lola Gonzalez a emporté en un éclair tous les suffrages. Quelques vidéos hantées par la question du collectif, du militantisme voire de l'action violente ont suffi : la voilà héroïne malgré elle de la génération Bataclan.

Posée vite et mal, cette étiquette lui semble bien démesurée. Pourtant, être ensemble, la vidéaste, née en 1988, n'a envie que de ça. Personnages en fuite, danses de groupe en constant déséquilibre... Tous ses films portent en eux ce désir fou de communauté, cette mélancolie de savoir que plus aucun lendemain ne chantera.

Ses dernières vidéos n'y échappent pas : l'une réalisée à Athènes, à l'occasion de la Documenta, dans le cadre d'un projet du Pavillon du Palais de Tokyo où elle était résidente cette année ; l'autre tournée en deux semaines, fin mai, à l'invitation du Musée d'art contemporain de Lyon, qui la dévoile ce week-end. Deux court-métrages réalisés dans l'urgence. Un terme qui lui va à merveille.

De manoirs bourgeois en demeures perchées sur la falaise, Lola Gonzalez file ses proches en métaphore de leur génération à peine trentenaire ; mais surtout en énigmatiques paraboles, de réunions de terroristes hors-sol en dîners taiseux entre potes. Seule, la flamboyante russe ne l'est jamais. Toujours gravite

autour d'elle un groupe d'amis, de tous horizons. Leurs visages se retrouvent d'une œuvre à l'autre ; on les voit se chercher, se heurter au monde, vieillir.

A cette Lola Team, elle a voulu rendre hommage dès sa première exposition personnelle, présentée récemment au Centre d'art contemporain (Crédac) d'Ivry-sur-Seine. Se placer seule, en majesté ? A 29 ans ? Pas question ! Elle s'est assez perdue comme ça quand elle étudiait aux Beaux-Arts de Lyon ! « Je faisais des sculptures hyper cyniques, à vomir, dit-elle. François Piron, un de mes professeurs, m'a prévenue : "Continue comme ça, tu seras riche, et dans dix ans tu seras triste." »

Elle est donc vite revenue à ses premiers amours, le film, et à sa famille de cœur. Au Crédac, elle a invité son compagnon, qui a dressé pour elle des rideaux couleur d'aube ; quelques amis artistes, pour « être à côté d'eux, pas au-dessus ». Et ses parents. L'origine de tout son monde.

Biologiste éclairée, sa mère réalise des « portraits » de lichen. « Le

lichen, c'est une algue et un champignon qui échangent réciproquement, le seul être au monde pour qui $1 + 1 = 1$ », s'enthousiasme l'artiste, pour qui la métaphore dit tout. La maison de l'enfance, entre Charente et Dordogne, revient de film en film. Là est né le sens aigu de la vie qui caractérise cette fille de réfugiés espagnols. « Je reste très habitée par là d'où je viens. Il y a dans cet endroit une volonté de comprendre notre rapport au monde, quitte à se tromper », résume-t-elle.

Artistes, danseurs, professeurs tournent autour de son berceau. Tous désireux de créer une société nouvelle. D'où cette question qui la hante : « Comment s'engager, quitte à aller jusqu'à prendre les armes, par amour ou amitié ? Pourquoi mourir de ce que l'on croit ? »

Le film bascule dans autre chose Même à l'autre bout du monde, elle ne peut se couper de ses racines. En résidence cet hiver à Los Angeles, elle y a retrouvé un ami, danseur de butô. Elle tourne son prochain opus cet été avec lui et des danseurs amateurs. « Il y a chez lui un rapport au temps et au corps très précis, lui dans la lenteur, moi dans le speed, lance-t-elle. Le butô est un état de présence-absence qui imprègne de plus en plus mon travail. »

Elle-même le remarque : au fil de ses films, les corps parlent de plus en plus, quand les lèvres se ferment. Le silence gagne, pour laisser passer les fantômes. Là encore, la question vient de l'enfance, et des ateliers de body wea-

ther, pratique chorégraphique en lien avec le paysage, qu'initiaient ses parents. « J'aime l'idée de faire passer les informations sans les nommer. Parler d'un engagement sans parler de ses causes. »

Pour le film qu'elle a dévoilé au Crédac, « il y avait beaucoup de dialogues. Mais j'ai tout coupé au montage, dit-elle. Ce film bascule

dans autre chose, ses personnages sont dans un autre monde, sur une autre planète. Soit ils sont devenus fous, et on ne peut plus les atteindre, soit ils sont comme les miroirs de cette maison qui ouvre une porte vers l'ailleurs. » Même pour elle, le sens reste flottant. « Mes amis me demandent souvent : c'est quoi la chute ? Je n'ai pas de ré-

ponse, et j'espère ne jamais en avoir. » Pas de chute, non. Cours, Lola, cours. ■

EMMANUELLE LEQUEUX

Lola Gonzalez, Musée d'art contemporain de Lyon, 81, quai Charles-de-Gaulle, Lyon (69). Du mercredi au dimanche de 11 heures à 18 heures. Jusqu'au 9 juillet.

Les corps parlent de plus en plus, quand les lèvres se ferment. Le silence gagne, pour laisser passer les fantômes

PAR LE RÉALISATEUR DE NO ET JACKIE

NERUDA

UN FILM DE PABLO LARRAÍN

GAEL GARCÍA BERNAL
LUIS GNECCO

“ÉBLOUISSANT ET ÉPIQUE”
TELÉRAMA
★★★★

“HALETANT”
LE MONDE
★★★★

EN DVD, BLU-RAY ET VOD



Le Monde.fr

Lola Gonzalez, le sens du commun

Lola Gonzalez, le sens du commun : Les vidéos de la jeune artiste exposée à Lyon ne cessent de questionner la vocation du collectif et de l'engagement. « Ils étaient ensemble », extrait d'une série de photomontage, dimensions variables (2013) lola-gonzalez.com Portrait C'est elle, c'est Lola. Apparue il y a peu comme une boule de feu dans le ciel de l'art contemporain français, Lola Gonzalez a emporté en un éclair tous les suffrages. Quelques vidéos hantées par la question du collectif, du militantisme voire de l'action violente ont suffi : la voilà héroïne malgré elle de la génération Bataclan. Posée vite et mal, cette étiquette lui semble bien démesurée. Pourtant, être ensemble, la vidéaste, née en 1988, n'a envie que de ça. Personnages en fuite, danses de groupe en constant déséquilibre... Tous ses films portent en eux ce désir fou de communauté, cette mélancolie de savoir que plus aucun lendemain ne chantera. Ses dernières vidéos n'y échappent pas : l'une réalisée à Athènes, à l'occasion de la Documenta, dans le cadre d'un projet du Pavillon du Palais de Tokyo où elle était résidente cette année ; l'autre tournée en deux semaines, fin mai, à l'invitation du Musée d'art contemporain de Lyon, qui la dévoile ce week-end. Deux courts-métrages réalisés dans l'urgence. Un terme qui lui va à merveille. De manoirs bourgeois en demeures perchées sur la falaise, Lola Gonzalez file ses proches en métaphore de leur génération à peine trentenaire ; mais surtout en énigmatiques paraboles, de réunions de terroristes hors-sol en dîners taiseux entre potes. Seule, la flamboyante rousse ne l'est jamais. Toujours gravite autour d'elle un groupe d'amis, de tous horizons. Leurs visages se retrouvent d'une œuvre à l'autre ; on les voit se chercher, se heurter au monde, vieillir. A cette Lola Team, elle a voulu rendre hommage dès sa première exposition personnelle, présentée récemment au Centre d'art contemporain (Crédac) d'Ivry-sur-Seine. Se placer seule, en majesté ? A 29 ans ? Pas question ! Elle s'est assez perdue comme ça quand elle étudiait aux Beaux-Arts de Lyon ! « Je faisais des sculptures hyper cyniques, à vomir, dit-elle. François Piron, un de mes professeurs, m'a prévenue : "Continue comme ça, tu seras riche, et dans dix ans tu seras triste." » Elle est donc vite revenue à ses premières amours, le film, et à sa famille de cœur. Au Crédac, elle a invité son compagnon, qui a dressé pour elle des rideaux couleur d'aube ; quelques amis artistes, pour « être à côté d'eux, pas au-dessus ». Et ses parents. L'origine de tout son monde. Biologiste éclairée, sa mère réalise des « portraits » de lichen. « Le lichen, c'est une algue et un champignon qui échangent réciproquement, le seul être au monde pour qui $1 + 1 = 1$ », s'enthousiasme l'artiste, pour qui la métaphore dit tout. La maison de l'enfance, entre Charente et Dordogne, revient de film en film. Là est né le sens aigu de la vie qui caractérise cette fille de réfugiés espagnols. « Je reste très habitée par là d'où je viens. Il y a dans cet endroit une volonté de comprendre notre rapport au monde, quitte à se tromper », résume-t-elle. Artistes, danseurs, professeurs tournent autour de son berceau. Tous désireux de créer une société nouvelle. D'où cette question qui la hante : « Comment s'engager, quitte à aller jusqu'à prendre les armes, par amour ou amitié ? Pourquoi mourir de ce que l'on croit ? » Le film bascule dans autre chose. Même à l'autre bout du monde, elle ne peut se couper de ses racines. En résidence cet hiver à Los Angeles, elle y a retrouvé un ami, danseur de butô. Elle tourne son prochain opus cet été avec lui et des danseurs amateurs. « Il y a chez lui un rapport au temps et au corps très précis, lui dans la lenteur, moi dans le speed, lance-t-elle. Le butô est un état de présence-absence qui imprègne de plus en plus mon travail. » Les corps parlent de plus en plus, quand les lèvres se ferment. Le silence gagne pour laisser passer les fantômes. Elle-même le remarque : au fil de ses films, les corps parlent de plus en plus, quand les lèvres se ferment. Le silence gagne, pour laisser passer les fantômes. Là encore, la question vient de l'enfance, et des ateliers de body weather, pratique chorégraphique en lien avec le paysage, qu'initiaient ses parents. « J'aime l'idée de faire passer les informations sans les nommer. Parler d'un engagement sans parler de ses causes. » Pour le film qu'elle a dévoilé au Crédac, « il y avait beaucoup de dialogues. Mais j'ai tout coupé au montage, dit-elle. Ce film bascule dans autre chose, ses personnages sont dans un autre monde, sur une autre planète. Soit ils sont devenus fous, et on ne peut plus les atteindre, soit ils sont comme les miradors de cette maison qui ouvre une porte vers l'ailleurs. » Même pour elle, le sens reste flottant. « Mes amis me demandent souvent : c'est quoi la chute ? Je n'ai pas de réponse, et j'espère ne jamais en avoir. » Pas de chute, non. Cours, Lola, cours. Lola Gonzalez, Musée d'art contemporain de Lyon, 81, quai Charles-de-Gaulle, Lyon (69). Du mercredi au dimanche de 11 heures à 18 heures. Jusqu'au 9 juillet.



CI-CONTRE

*Now My Hands
Are Bleeding and
My Knees Are Raw,*
2017

AU CENTRE

Veridis Quo, 2016

EN BAS

*Rappelle-toi de la
couleur des fraises,*
2017



CI-DESSOUS

**Photo de fin de
tournage de *Winter
Is Coming*, avec
l'équipe technique,
les acteurs et l'artiste
(en robe blanche),
2014**

Lola Gonzàlez

Génération menace fantôme

Née en 1988, vit et travaille entre Brest et Paris.
Représentée par la galerie Marcelle Alix, Paris.

Ses films font bande à part, qui réunissent toujours la même troupe d'acteurs amateurs, ses amis, ses complices de vie et de virée, une génération partageant et exprimant muettement une même angoisse sourde face à ce qui les guette et les menace. Lola Gonzàlez saisit un air du temps et un élan collectif pour faire bloc et affronter le pire (qu'on nommera, au choix, attentats, désastre écologique ou chômage de masse) dans un corpus de vidéos déjà conséquent malgré son jeune âge. En bref, en une dizaine de minutes, guère plus, les films – à la lisière du genre de l'anticipation – déroulent la vie aventureuse, hédoniste et combative, tranquille et sursitaire, d'une bande de jeunes menacés, entre autres, de cécité. Devenir aveugle impliquant, dans les deux derniers opus, montrés au Crédac d'Ivry-sur-Seine cet hiver, de développer d'autres sens et de se rendre lucide et poreux aux choses du monde autrement, par des étreintes énamourées, le goût des fruits ou cette prescience instinctive de la présence des autres s'abandonnant, comme vous, à une mélodie electro. Le monde de demain, crépusculaire, leur (lui) appartient.





Vidéo

Lola Gonzàlez, miroir aux palettes

Par [Judicaël Lavrador](#) — 10 mars 2017 à 17:16

Une rétrospective à Ivry-sur-Seine présente les œuvres poreuses de l'artiste française et sa bande.



Mise en abyme dans *Here We Are*, de Lola Gonzàlez (2017). Photogramme Courtesy Marcelle Alix. Paris

Depuis ses débuts il y a cinq ans, d'un film à l'autre, Lola Gonzàlez met en scène les mêmes acteurs et les mêmes personnages ; ceux de jeunes gens de son âge (elle est née en 1988) reclus, à l'écart du monde, sur le qui-vive mais désœuvrés, dans cet état d'attente et de vigilance caractérisant les armées de l'ombre qui, entrées en résistance, savent pourtant la bataille déjà perdue. Pas plus que les autres, les deux films montrés au Crédac ne révèlent ce que la bande a fui, ce qu'elle attend, ce qu'elle redoute, ce à quoi elle se tient prête.

Lichens.

Dans l'un (*Veridis Quo*), le groupe fait corps et garde le silence, personne ne parle. Tous se tiennent aux aguets, perchés sur les falaises, tournés vers l'océan, avant de se replier vers une villa et son jardin où ils font les cent pas, des rondes, et s'entraînent à tirer. Le tout -



séance de tir comprise - les yeux fermés. A la fin - on ne spoile rien tant le dénouement épaissit le mystère au lieu de le résoudre -, quelques-uns des protagonistes deviennent aveugles. Tramant à peu près la même histoire lacunaire d'un groupe dont la vision s'altère progressivement, l'autre vidéo (*Rappelle-toi de la couleur des fraises*) crachote des images aux couleurs inversées, où un filtre bleu et jaune incendie peu à peu les choses et les êtres. Si les personnages voient le monde phosphorescent ainsi illuminé d'un éclat crépusculaire et synthétique, le spectateur ne percevra pas le film autrement, Lola Gonzàlez ne lui offrant d'autre angle (mort) que cette vision amoindrie et sublimée dont le voile s'étend dans la dernière vidéo, montrée elle sur un écran plat. *Here We Are* formule une espèce d'aboutissement. On y est. Le même groupe est mis en scène en train de mater, ou plutôt de monter, le film qu'on vient de voir de leurs derniers moments de clairvoyance. Mais c'est mieux qu'une mise en abyme d'une histoire dont les protagonistes, passés de l'autre côté du miroir et de l'écran, se regarderaient perdre la vue et abandonner la vie. C'est plutôt le spectacle d'une contamination d'un film par un autre. D'autant que la bande-son de l'un se répercute dans l'autre quand un des personnages se met au synthé : les deux salles n'étant pas isolées, le son circule de l'une à l'autre. Si la communauté, même malade et inquiète, est la star des œuvres de Lola Gonzàlez, alors l'exposition elle-même sera conçue à travers ce spectre. Autour du film surcoloré, l'artiste a accroché des pièces de ses amis, de son compagnon (qui tend, devant les vitres du Crédac, un rideau teinté aux couleurs de l'océan et laisse grimper aux murs des langoustines cuites enduites de peintures) et de sa mère qui photographie des lichens (espèce formée de la rencontre d'un champignon et d'une algue).

Déloger.

Soit un casting éclectique dans un centre d'art ayant programmé une expo d'une vidéaste en vogue et qui n'a d'autre choix que de laisser rentrer toute sa bande. Cet esprit de groupe, cette manière de faire bloc, de relier les films entre eux, de les rendre poreux, de les laisser déteindre les uns sur les autres, cette disparition prévisible de la faculté d'être voyant ou visionnaire, c'est ce dont Lola Gonzàlez fait œuvre, et acte de résistance, dans un monde de l'art, dans un monde tout court, qui sélectionne, trie, sépare, exclut. Ce que redoute la bande de guetteurs dans ses films, c'est donc en partie qu'on vienne les déloger de là où elle est déjà, tournée vers l'avenir, solidaire.

[Judicaël Lavrador](#)

Rappelle-toi de la couleur des fraises de **Lola Gonzàlez** au Crédac, à Ivry-sur-Seine (94), jusqu'au 2 avril. www.credac.fr



Collectif La bande de Lola González

Au Crédac, la jeune artiste installe le groupe comme matrice de sa pratique artistique tout en explorant l'idée même du regard et de l'aveuglement volontaire

IVRY-SUR-SEINE ■ Devant les baies vitrées de l'une des salles du Crédac, à Ivry-sur-Seine, flotte un rideau aux teintes bleue et rose pâle qui évoque un de ces faux ciels popularisés par les studios hollywoodiens afin de tenter d'instiller une part de fausse véricité dans la fiction, d'essayer de laisser croire en orientant le regard. Sur un écran plat installé un peu plus loin, la problématique du regard et de la qualité de perception se pose dans le film de Lola González qui est projeté là, tout en négatif, avec une colorimétrie un peu délavée qui renforce les effets bleutés et rosés, presque en écho au rideau. Les images y narrent sans dialogues une réunion de jeunes gens, une soirée entre amis probablement capturée dans sa plus parfaite banalité ; n'était-ce pourtant cette problématique de la qualité de l'image, qui perturbe la perception en rendant la scène presque fantomatique (*Here We Are*, 2017).

Histoires de voir

Le regard est au centre des deux autres films de la jeune artiste projetés dans l'exposition, qui portent en eux des énigmes irrésolues en même temps qu'ils interrogent la capacité à voir. Dans *Rappelle-toi de la couleur des fraises* (2017), c'est une mini-intrigue, silencieuse là en-

core, qui se déroule en 17 minutes : les corps échoués d'un couple, encore en vie, sur une plage de Bretagne, sont recueillis par trois hommes qui les emmènent chez eux. Tous souffrent d'un trouble de la vision qui semble contaminer le couple qui, par moments, voit les couleurs différemment, presque en négatif, un peu comme dans le film *Here We Are*. Autre réalisation tout aussi mutique et tendue, *Veridis Quo* (2016) laisse voir un autre groupe réuni dans une grande maison, où est pratiqué un entraînement au maniement des armes à l'aveugle, par des personnages dont

la plupart deviennent eux-mêmes aveugles au petit matin, après un repas décrit en détail la veille au soir. Outre qu'ils font montre de qualités de réalisation certaines – même si quelques maladresses sont perceptibles –, les films de Lola González font état d'une belle maturité chez une artiste d'à peine 29 ans. Par le silence imposé autant que par l'acuité de son regard, elle parvient à « tenir » le spectateur grâce à une grande attention au contexte, aux liens tissés entre les personnages et à la tension qui tient le déroulé en ne virant jamais à l'excès.

L'individualisme en question

Surtout, ces réalisations ont un impact, car elles pointent avec acuité des questions centrales de l'époque que sont la capacité à voir, la nature du regard, la tentation de l'aveuglement volontaire, la vérité de l'image, la veille et la surveillance... Le tout en ayant recours à l'image et au groupe. Or dans l'exposition, la notion de groupe ou de communauté qui structure les films trouve un écho dans l'accrochage lui-même, puisque au-delà de ces trois projections sont données à voir des œuvres très diverses, qui sont le fait de plusieurs invités, des



Vue de l'exposition de Lola González, « Rappelle-toi de la couleur des fraises », au Crédac, Ivry-sur-Seine, avec de gauche à droite : Lola González, *Here We Are*, 2017 ; Nicolas Rabant, *Nephropinae*, 2016-2017 ; Nicolas Rabant, *La Baie de Guissény*, 2015-2016. © Photo : André Marin/Le Crédac.

membres de son cercle rapproché justement. Le rideau bleu et rose évoqué plus haut est l'œuvre de Nicolas Rabant (*La Baie de Guissény*, 2015-2016), des tissus fleuris deviennent des espaces oniriques grâce à l'intervention du duo Accolade Accolade ; autant de protagonistes qui sont de l'aventure des productions filmiques.

Si ce qui est donné à voir est contrasté et d'un intérêt pas toujours évident, ce qui est certain en revanche, c'est la volonté de Lola González de penser une autre forme de proposition basée sur la matrice familiale et amicale qui nourrit et entretient son œuvre. Pas véritablement une exposition collective, sa proposition pour-

rait se lire comme une tentative d'explorer une nouvelle voie dans laquelle l'artiste se présente à travers le groupe qui l'accompagne. C'est peu banal et, en plus de la question du regard, cela pose aussi celle, très actuelle, de l'individualité.

Frédéric Bonnet

LOLA GONZÁLEZ. RAPPELLE-TOI DE LA COULEUR DES FRAISES, jusqu'au 2 avril, Centre d'art contemporain d'Ivry-Le Crédac, La Manufacture des œillets, 25-29, rue Raspail, 94200 Ivry-sur-Seine, tél. 01 49 60 25 06, www.credac.fr, tij sauf lundi 14h-18h, samedi-dimanche 14h-19h, entrée libre.

LOLA GONZÁLEZ
→ Commissaire : Claire Le Restif
→ Nombre d'artistes : 5
→ Nombre d'œuvres : 10



MUSÉES / Expositions



LOLA GONZÁLEZ *Rappelle-toi de la couleur des fraises*, 2017



REI NAITO *Émotions de croire*, 2017



CAMILLE PISSARRO *Jeune paysanne au chapeau de paille*, 1881

IVRY-SUR-SEINE
CRÉDAC

Jusqu'au 2 avril

Lola Gonzàlez, l'art du collectif

On ne peut imaginer moins solitaire que Lola Gonzàlez. C'est donc avec sa communauté, de cœur et d'esprit, qu'elle a répondu à l'invitation du Centre d'art contemporain d'Ivry-sur-Seine. Plutôt que de se contenter d'une exposition personnelle, elle y dévoile sa constellation de sentiments et d'amis, invitant les artistes qui lui sont proches, autant que sa famille, à l'entourer de leurs œuvres. Précieuses enluminures, photographies naturalistes, sculptures à l'affût... L'ensemble peut sembler des plus éclectiques. Mais dans la lumière d'aube générée par les rideaux roses et bleus qui occultent la ville au loin, ce sont la mélancolie et la tendresse qui l'emportent, dans leurs accents les plus contemporains. Sensation renforcée par les deux films que dévoile ici cette troublante vidéaste : on y retrouve sa communauté, à nouveau, au fil de récits mystérieux ne laissant aucune place au mot, et toute latitude à ce sentiment vague de perte qui peut s'emparer de cette génération à peine trentenaire. Il est des aubes aux accents de crépuscule... **E.L.**

«Lola Gonzàlez - Rappelle-toi de la couleur des fraises»
La Manufacture des ceillets · 1, place Pierre Gosnat
94200 Ivry-sur-Seine · 01 49 60 25 06 · www.credac.fr

PARIS MAISON DE
LA CULTURE DU JAPON

Jusqu'au 18 mars

Rei Naito invite au recueillement

Qu'a-t-elle vu à Hiroshima? De cette ville où elle est née, Rei Naito a mis longtemps à pouvoir parler dans son œuvre. On la connaissait pour ses interventions jouant d'objets humbles et de perceptions exacerbées, depuis qu'elle a représenté le Japon à la biennale de Venise en 1997. Mais l'accident nucléaire de Fukushima en 2011 a réveillé dans son pays de terribles souvenirs : elle en fait l'âme de son projet dévoilé à Paris. Des sculptures ténues, qui retiennent leur puissance incantatoire : soit des flacons irradiés, fondus jusqu'à l'informe, le 6 août 1945, qu'elle place à côté d'infimes silhouettes. Une invitation au recueillement autant qu'à l'espérance. Quiconque a visité le musée consacré à son installation la plus fameuse sur l'île de Naoshima en ressort aussi bouleversé que rasséréné : dans un espace vide, quelques gouttes de pluie, les rayons du soleil ; un ruissellement à peine perceptible, mais constamment renouvelé. «L'image la plus accomplie de la beauté», confie Bernard Blistène, directeur du musée national d'Art moderne, en expert. **E.L.**

«Rei Naito - Émotions de croire»
101 bis, quai Branly · 75015 Paris
01 44 37 95 01 · www.mcjp.fr

PARIS MUSÉE MARMOTTAN
ET MUSÉE DU LUXEMBOURG

De février à juillet

Pissarro en pleine lumière

Pissarro-ci, Pissarro-là... Le plus mal-aimé des impressionnistes va-t-il regagner en grâce, au fil de cet exceptionnel printemps qui lui voit consacrer deux manifestations? Le musée Marmottan Monet propose en tout cas la première exposition monographique à Paris depuis les années 1980 et pose un regard novateur sur celui que son élève Cézanne louait comme «le premier des impressionnistes». Élevé dans les Antilles danoises (îles Vierges), Pissarro a fait de la ville moderne son motif de prédilection, comme le rappellent 75 toiles nous menant de Paris aux cités normandes. Comment il forma Gauguin, comment il inspira Seurat : portrait d'un peintre charnière, que complète le musée du Luxembourg en mettant, lui, l'accent sur les vingt ans passés à Éragny-sur-Epte, de 1884 à 1903, dans une maison qu'il acquit grâce à un prêt de son fidèle compagnon Claude Monet. L'occasion de rappeler aussi les engagements politiques de ce dreyfusard revendiqué, qui souffrit de l'antisémitisme de certains de ses congénères. **E.L.**

> «Camille Pissarro - Le premier des impressionnistes»
du 23 février au 2 juillet (Marmottan) · 2, rue Louis Boilly
75016 Paris · 01 44 96 50 33 · www.marmottan.fr
> «Pissarro à Éragny - La nature retrouvée» du 16 mars
au 9 juillet (Luxembourg) · 19, rue de Vaugirard · 75006
01 40 13 62 00 · http://museeduluxembourg.fr
* Hors-série Beaux-Arts éditions · 68 p. · 9,50 €



LA RÉPUBLIQUE

{ de l'art }

de Patrick Scemama
EN SAVOIR PLUS



ACCUEIL

EXPOSITIONS

ENTRETIENS/PORTRAITS

MARCHÉ

LIVRES

DVD



[Voir ensemble](#)

Rechercher

RECHERCHER

À TWIT' VITESSE

Trump élu, Christo remballe son projet dans le Colorado — via [@lemondefr.t.co/UaPsX8YFul](https://t.co/UaPsX8YFul)

Il y a 1 jour via Twitter for iPhone

[Répondre](#) [Retweeter](#) [Favori](#)

Jérôme Sans sera le directeur artistique de la Fondation Emerige qui devrait s'ouvrir sur l'île Séguin et que présente en ce moment L.Dumas.

Il y a 1 jour via Twitter for iPhone

[Répondre](#) [Retweeter](#) [Favori](#)

Corentin Canesson et Lola González au Crédac d'Ivry: faire du travail en commun une force qui nourrit l'oeuvre. t.co/y2X8QGBW58

le 27 janvier 2017

Est-ce parce que Corentin Canesson et Lola González sont tous les deux nés en 1988 et qu'ils ont des attaches bretonnes (le premier a vu le jour à Brest où la seconde réside en partie), que Claire le Restif, la directrice du Crédac d'Ivry, leur a proposé d'investir en parallèle ses espaces d'exposition ? L'explication serait un peu courte et n'aurait de valeur que générationnelle ou régionaliste. Non, une des raisons, semble-t-il, qui l'a incité à faire cohabiter leurs univers, c'est une manière de travailler ensemble, voire même « en famille », d'être l'auteur d'une œuvre qui ne peut se réaliser qu'avec un groupe de gens auquel on est fidèle et que l'on retrouve régulièrement. En somme, un positionnement, un rapport au monde qui tranche singulièrement avec l'image romantique de l'artiste solitaire qui œuvre dans son coin et qui est peut-être caractéristique de l'époque.

Corentin Canesson est peintre. Il peint de grands tableaux le plus souvent abstraits qui rendent hommage à des figures importantes de l'art du XXe siècle (Eugène Leroy, Baselitz, Bram Van Velde, Joan Mitchell, entre autres). Mais ce qui importe dans sa démarche, c'est plus de se fixer des protocoles qui seront source de plaisir et de curiosité intellectuelle (ici utiliser l'abstraction comme contrainte et outil de découverte) que la peinture en soit. Et il ne craint pas de peindre « à la manière de », pour trouver son propre style à partir de références avouées et revendiquées. Car il aime aussi montrer des œuvres qui ne sont pas de lui, comme celles de Jean-Pierre Dolveck, un plasticien finistérien oublié qui a beaucoup travaillé autour de l'oiseau, un motif que l'on retrouve souvent dans son propre travail. Ou celles de son beau-père, le peintre Jean-Pierre Bescond. Ou travailler à quatre mains avec un proche comme Damien Le Dévédec et écrire sur



une porte les informations relatives à l'exposition d'un de ses amis, François Lancien-Guilberteau, et lui donner ensuite le statut d'œuvre d'art.



peu faibles), c'est l'énergie qui s'en dégage et la manière dont les choses circulent d'un registre à un autre qui rendent le travail attachant.

Son exposition s'intitule *Retrospective My Eye*, en hommage au musicien anglais Robert Wyatt, fondateur du groupe Soft Machine. La question du regard est aussi au centre des préoccupations de Lola González, cette jeune artiste dont on a déjà pu voir le travail chez Marcelle Alix (c'est, semble-t-il, une des autres raisons pour laquelle Claire Le Rétif les a associés). Et elle aussi collabore avec un groupe d'amis que l'on retrouve régulièrement et qui sont constitutifs de son travail. Dans une précédente vidéo, *Veridis Quo*, reprise au Crédac, on voyait ce groupe de jeunes gens, dans une maison, au bord de la mer (toutes les vidéos de l'artiste se situent dans un cadre de ce type), s'entraîner avec des armes et devenir aveugles. Dans la nouvelle, *Rappelle-toi*



Mais Corentin Canesson est aussi commissaire d'expositions et, à ce titre, il est au cœur d'une aventure collective. Et il est aussi musicien : il fait partie du groupe The Night He Came Home, qui a composé la musique qui accompagne l'exposition (une partie du budget de production de celle-ci a été consacrée à cette composition) et qu'il a enregistrée (il a peint à la main toutes les pochettes du vinyle produit à 300 exemplaires et vendu 20€ l'unité). C'est donc un ensemble, qui tire son intérêt des forces centrifuges qu'il met en jeu : plus que les pièces isolément (les peintures restent un

de la couleur des fraises, qui donne son titre à l'exposition, un garçon et une fille échoués sur la plage sont recueillis par trois jeunes hommes dont la vision est altérée (ils voient le monde comme en négatif). Ils les conduisent dans une maison et les mettent dans des situations qui entraineront une modification de leur perception des couleurs. Sont-ils complices ? Adversaires ? Exercent-ils une forme de violence sur eux ? On n'en saura rien.

Cette vidéo de Lola González, comme toutes les autres que l'on connaît d'elle, reste mystérieuse. Sans dialogues, volontairement sans expressions, uniquement rythmée par les bruits naturels, elle met en scène un univers étrange où un groupe d'individus, à l'abri du monde, semble réuni pour attendre quelque chose ou faire quelque chose en commun. On ne sait jamais exactement qui ils sont ni ce qu'ils représentent, mais on pressent qu'ils ne sont pas là par



hasard, que quelque chose les a réunis qui les dépasse, comme s'ils appartenait à une secte. Il y a donc un côté très banal et très quotidien, comme le fait de faire la cuisine et de manger ensemble, mais aussi une menace d'autant plus sourde et anxiogène qu'elle n'est pas identifiable. C'est d'ailleurs de là que l'artiste tire sa force : de ce malaise qu'elle crée, qui déstabilise et qui fait qu'on ne sait jamais comment se situer face à ses fictions.

Rappelle-toi de la couleur des fraises (on notera aussi que l'humour n'est pas complètement absent) marque cependant une évolution dans son travail en ce sens que, en s'attardant sur la question de couleurs, elle ouvre une brèche plus directement « plasticienne ». C'est sans doute la raison pour laquelle elle en a fait précéder la projection d'une salle dans laquelle sont montrées des œuvres de ses proches et amis qui travaillent sur cette question de chromie. On y voit des voilages teintés de Nicolas Rabant (*La Baie de Guissény*), des peintures sur tissu très colorées et symbolistes du duo de peintres Accolade, Accolade, des photos de lichen de Pascale Gadon-Gonzalez ou un autre de ses films, *Here We Are*, non-narratif, dont les images sont également en négatifs, comme celles qu'on aperçoit dans la vidéo principale. Là encore, c'est l'ensemble qui fait sens et le travail de Lola Gonzalez se comprend d'autant mieux dans le prolongement du parcours proposé, mais ses vidéos sont suffisamment fortes et puissantes, elles, pour être envisagées individuellement.

-Corentin Canesson, *Retrospective My Eye*, Lola Gonzalez, *Rappelle-toi de la couleur des fraises*, jusqu'au 2 avril au Crédac, La Manufacture des Oeillets, 1 place Pierre Gosnat 94200 Ivry-sur-Seine (www.credac.fr)

-Images : Lola Gonzalez, vue de l'exposition « *Rappelle-toi de la couleur des fraises* », Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2017. © André Morin / le Crédac. Lola Gonzalez, *Veridis Quo*, 2016 ; Corentin Canesson, vue de l'exposition *Retrospective My Eye*, Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2017. © André Morin / le Crédac ; Lola Gonzalez, vue de l'exposition « *Rappelle-toi de la couleur des fraises* », Centre d'art contemporain d'Ivry – le Crédac, 2017. © André Morin / le Crédac. De gauche à droite : Accolade Accolade (Jenne Pineau et Paul Mignard), *Les yeux de la lune et les oeufs de Saturne*, 2016 et *Point de silence*, 2016.

<http://larepubliquedelart.com/voir-ensemble/>



Que ce soit dans l'écriture, la production, ou le choix de travailler collectivement, les œuvres de Lola Gonzàlez témoignent d'une propension à l'authenticité, à la spontanéité et à la fluidité. Elle réalise principalement des vidéos qui mettent en scène un groupe de jeunes gens évoluant dans des environnements sauvages, où se dressent de grandes demeures familiales. Impossible de savoir qui ils sont, ce qui les retient ensemble. Leurs activités semblent pourtant mues par un songe commun. Lola Gonzàlez rend visible le processus d'échanges et le rôle prépondérant de la « communauté d'affection » et de coopération dans sa pratique artistique. C'est à découvrir au fil de l'exposition « *Rappelle-toi de la couleur des fraises* », dont le vernissage a lieu ce jeudi au Centre d'art contemporain d'Ivry (Credac).

*A 17 heures à la Manufacture des Œillets (1, place Pierre-Gosnat).
Exposition du 20 janvier au 2 avril.*



Lola González

Comme pour faire mentir les soupçons d'individualisme dont les fâcheux taxent sa génération, Lola González, née en 1988, filme sa bande – ou du moins, des bandes. Des groupes de jeunes de son âge dont on ne saura pas grand chose de plus, sinon qu'ils se définissent en disant "nous" et que ce faisant, ils aident aussi le regardeur à capter quelque chose comme un air du temps. Diplômée des Beaux-Arts de Lyon, son exposition au FRAC Île-de-France Le Plateau en automne dernier anticipait la fameuse "génération Bataclan" née malgré elle sous la coupe de la terreur. Pour son nouveau film *Veridis Quo*, présenté lors de son exposition solo au Crédac, l'intrigue se déroule en bord de mer. Cette fois, le groupe en question s'entraîne au tir les yeux bandés puis partage un dernier repas, à la veille d'un événement vers lequel tout le film converge sans cependant nous en révéler la nature.

"Rappelle-toi de la couleur des fraises" de Lola González du 20 janvier au 2 avril au Crédac à Ivry



J'ignore si j'aurais ressenti la même familiarité avec les personnages du dernier film de Lola González présenté à Passerelle si je l'avais visionné dans la pénombre de la salle où il est actuellement projeté. Loin du dispositif du centre d'art, j'ai regardé *Veridis Quo* sur l'écran de mon ordinateur dans une maison de vacances, une situation qui me rapprochait inévitablement du point de départ du film : un groupe de jeunes gens isolés dans une propriété au bord de la mer. D'autant plus que leurs visages n'étaient pas inconnus. Bien sûr, j'avais pu faire leur connaissance au fil des performances et des vidéos dans lesquelles leur amie de vingt-huit ans, Lola González, les met inlassablement en scène depuis 2013. Mais pour tout dire, pas beaucoup plus âgés que moi, ils ressemblaient à mes propres amis, à des voisins, me donnant au premier abord la sensation de n'être ni désarçonnée ni intriguée par leur présence.

Pourtant un climat inquiétant s'instille d'entrée de jeu dans *Veridis Quo*. Contrairement aux deux précédentes vidéos de l'artiste (*Winter is Coming*, 2014 et *Summer Camp*, 2015) qui se déroulaient dans le décor solaire d'une maison en Charente, le film s'ouvre sur l'image d'une imposante bâtisse grise aux accents hitchcockiens. Sous un ciel couvert et au milieu d'arbres frémissants, dix filles et garçons se prêtent à une série d'exercices qui semble les préparer à se mouvoir dans l'obscurité. Les yeux fermés, ils se rentrent dedans, se guident à travers le jardin, tirent à la carabine avec une détermination silencieuse. Dans une scène qui rappelle les traversées aveugles du *Café Müller* de Pina Bausch, ils tentent tour à tour bras tendus d'attraper leurs camarades invisibles. Puis un matin, ce qui se préparait vient. Le surnaturel s'établit dans le calme. Au réveil, les protagonistes ouvrent leurs yeux dorénavant privés de pupilles, des globes blancs inanimés. Comme ils ont appris à le faire auparavant, ils quittent la maison accrochés les uns aux autres et descendent sur la plage où ils prennent place face à la mer en serrant contre eux les armes qui leur ont été confiées.

Ce coup du sort final invite à reconsidérer les longs silences (le groupe aurait-il déjà perdu la parole?) et les regards appuyés par la fenêtre dont les personnages savaient sans doute qu'ils seraient les derniers. On se souvient les avoir aperçus contemplatifs en haut d'une falaise vertigineuse, plongeant une dernière fois leur regard dans la mer. Un adieu au paysage, à une nature qui enthousiasmait tant ces mêmes protagonistes quelques films plus tôt. Comme pour appuyer cette révérence tirée au panorama, Lola González compose une série de tableaux classiques, des plans fixes sur la mer et les falaises découpées qui rappellent les marines de Gustave Courbet. Peu après, un festin de crabes duquel émanent seulement des bruits de craquements et de suction est également l'occasion d'un cadrage resserré sur une nature morte de carcasses roses broyées.

Le dernier plan du film qui abandonne les personnages sur le rivage laisse planer une ambiguïté quant au dénouement. Scrutant l'horizon, ces oracles aveugles contemplent l'avenir devant eux. Mais que voient-ils donc venir? Il faut dire que les armes sont omniprésentes dans *Veridis Quo*. Quand elles ne servent pas à tirer dans le vide, elles gisent auprès des lits, reposent contre des radiateurs. Se préparent-ils à se défendre, conscients de leur vulnérabilité à venir, à se révolter ou bien à retourner les fusils contre eux? Cette bande à part qui organise une attaque ou une riposte en marge des villes n'est pas sans rappeler les idées d'un certain Comité invisible popularisées par deux manifestes *L'insurrection qui vient* (2007) et *À nos amis* (2014) dont les seuls titres font écho à l'univers de l'artiste. Ces jeunes gens qui vivent en autarcie et se

Lola González Veridis Quo

par Elsa Vettier

Passerelle, Centre d'art contemporain Brest
04.06–27.08.2016



Lola González, *Veridis Quo*, 2016. Vidéo still.

préparent à lutter pourraient avoir entendu l'appel du mouvement de pensée anonyme qui encourage à se soustraire au monde pour mieux construire une révolution aux contours flous. Il y avait déjà une forme d'éloge de l'oisiveté dans le discours de trois garçons accusés de s'être assoupiés sur un pédalo (*Le Procès*, 2012) puis la tentative d'annoncer un manifeste à plusieurs voix dans *Qui boira de ce vin-là, boira le sang de ses copains* (2014). Cette « bande de frères et de sœurs liés "à la vie à la mort" » pourrait bien être l'unité primordiale d'une nouvelle organisation politique à la recherche d'un autre réel. Mais lequel? Sous ses airs de locution latine, le titre *Veridis Quo* n'en dit pas beaucoup plus. Si elle s'apparente à d'autres expressions consacrées qui voudraient dire « Là où la vérité se trouve », la phrase, incorrecte grammaticalement, ne fait référence qu'à une chose précise : un titre de Daft Punk daté de 2001 dans lequel il fallait lire « Very Disco ». Une fausse piste qui pointe la vérité approximative du film, son réalisme magique, une adjonction à la réalité dont les rôles et les règles semblent avoir été établis collectivement. Maintenant il leur faut « ne pas reculer devant ce que toute amitié amène de politique ».



● Inferno winter/spring 2016

| in situ |

13^e BIENNALE DE LYON



Lola Gonzalez et Gaëlle Choïse à l'IAC Villeurbanne

Des grains de gros sel s'amassent dans les quatre coins de la salle où se déploie l'installation de Gaëlle Choïse. Leur pouvoir — de chasser ou de tenir à l'écart les zombies et autres loups-garous du bestiaire vernaculaire haïtien — inspire le titre de cette pièce, *La survivance à le goût du sel*, 2015. Des plans d'eau colorée, peut être sulfureuse ou toxique, des fontaines de jouvence en circuit fermé, des restes calcinés, des formes brutes, des fragments et des objets trouvés, des paillettes et des concrétions indéfinies, la polymorphie organique et grouillante des sculptures de Gaëlle Choïse fait résonner tout un imaginaire hybride, accueille et amplifie, confère une puissance presque tactile aux images de la trilogie *Cric Crac*. Essai filmique qui va au plus près et qui ausculte les soubresauts du colonialisme culturel occidental, cette vidéo rassemble une constellation de témoignages et d'archives, de matériaux hétéroclites autour du phénomène de la zombification, symptôme par excellence d'un profond malaise social et politique.

Incontournable parmi les lieux d'art de l'agglomération lyonnaise, l'IAC accueillait, le temps de la Biennale et jusqu'à début novembre, le *Rendez-Vous de la jeune création française et internationale*. Cette manifestation a pour particularité de réunir, tous les deux ans, dix artistes de l'Hexagone et dix artistes proposés par les commissaires d'autant de biennales à travers le monde, de Dakar à Gwangju, d'Istanbul à La Havane, de Los Angeles à Thessalonique. L'amplitude du paysage qui se dessine est passionnante. Pourtant, au delà des effets d'exotisme, c'est du côté français que se situent cette année les plus belles découvertes.

L'artiste s'empare de la micro-histoire et fait le choix inspiré d'une annulation des hiérarchies du savoir. Des musiques et textes poétiques se superposent ou entrent en friction avec des extraits à caractère militant du Comité Invisible. L'œuvre investit différents registres, pour conjurer la persistance des représentations héritées du colonialisme et les mouvements tourbillonnaires qu'elle génère, imprévisibles, nous font nous attarder longtemps au sein de l'installation.

Quelques salles plus loin, une litanie obsessionnelle nous fait presser le pas. L'entrée dans l'univers de Lola Gonzalez est fracassante. L'énergie qui s'accumule dans le huis clos de *Summer Camp* (2015) est communicative. Un chant polyphonique vient sublimer l'effort, l'épuisement de gestes répétitifs, l'endurance, la détermination de quatre hommes qui s'entraînent physiquement et psychologiquement. Les prénoms scandés pourraient être ceux des camarades absents et mentors, membres d'une communauté beaucoup plus vaste, insaisissable, dans laquelle trouver la force de continuer.

Le groupe ou la bande d'amis sont toujours de mise dans les vidéos de Lola Gonzalez, le chant également, parfois chargé du pathos de la première jeunesse. Des protocoles simples, des gestes filmiques qui prennent à bras le corps la charge des paradigmes (*Y croire*, 2011), les vidéos de la jeune artiste s'engagent sur des terrains glissants à la lisière de la fiction où les personnages regardent dans les yeux la caméra et parlent à la première personne.

Frida Kahlo, Pier Paolo Pasolini, Pina Bausch, Patrick Dewaere, Boris Vian, Coluche, Rainer Werner Fassbinder, Jeff Buckley ne sont jamais très loin, ils habitent intimement l'imaginaire de ces créations, surgissent parfois dans de troublants jeux de masques. Une menace diffuse, terriblement absurde, que



laisse entrevoir dans un premier temps *Le Procès* (2012) intenté à des amis au prétexte qu'ils auraient été aperçus « dans un pédalo sur un lac en rase campagne, laissant le temps s'écouler nonchalamment », semble conduire à un tragique dénouement dans *Winter is coming* (2014), épopée hallucinée, bercée par une bande son déchirante. Le politique alimente souterrainement ces créations traversées par le désir et le mouvement communautaire. Les scansions de *Summer camp* nous reviennent à l'esprit, puissante manière d'affirmer sa voix et de faire corps.

La bande de Lola Gonzalez a vocation à se réunir ici ou là, à faire irruption dans le réel. Ainsi, fin octobre, *L'Homme aux cent yeux*, la nouvelle revue du Frac Ile de France, accueillait pour son premier épisode, OCTOBRE BLEU, un rassemblement public aux allures de réunion secrète qui magnifie le groupe en tant qu'entité porteuse d'utopies. Affaire à suivre !

Smaranda Olcèse

Institut d'art contemporain - Villeurbanne, dans le cadre de la Biennale de Lyon - 10 septembre – 8 novembre 2015

Visuels : 1- Gaëlle Choïne © Emile Ouroumov - 2 - Lola Gonzales courtesy l'artiste : *Summer Camp* (2015)



Lola González

27 ans, plasticienne

On a traversé l'année 2015 en compagnie de Lola González et sa bande d'amis. Après les attentats du 13 novembre, c'est elle que nous sommes allés voir, tant ses dernières œuvres offraient des échos troublants avec les événements et le climat ambiant : vidéos, jeux de rôle et performances dans lesquelles on regarde grandir, sous l'ombre d'une menace jamais formulée, une génération de trentenaires inquiète et inquiétante mais toujours soudée. Totalement singulière dans le paysage français où elle remet au centre du jeu deux notions passablement oubliées, la communauté et l'émotion, Lola González, formée à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon et représentée aujourd'hui par l'une des galeries les plus pointues de Belleville (Marcelle Alix), a un avenir radieux devant elle. **C. M.**
photo Frédéric Stucin pour Les Inrockuptibles



Rencontre avec **Lola Gonzàlez**, une artiste qui dresse le portrait d'une génération de trentenaires à la "vitalité désespérée".



On la retrouve chez elle, dans son appartement de la rue de Charonne, à quelques dizaines de mètres du café la Belle Equipe, le lundi 16 novembre. Lola Gonzàlez, 27 ans, n'a pas vraiment d'actualité en ce moment, le group show auquel elle participait dans le cadre de la Biennale de Lyon vient de se terminer et elle prépare pour le printemps sa première expo personnelle à la galerie Marcelle Alix. Mais si nous décidons de venir voir Lola trois jours après les attentats de Paris, c'est qu'elle nous semble occuper une place à part dans la jeune génération d'artistes français passée majoritairement par les écoles d'art, âgée aujourd'hui de 25 à 30 ans, qui manie sans complexe les armes de la théorie ou des formes mais rechigne souvent à se placer sous la bannière honnie du politique.

Lola Gonzàlez, elle, n'appartient à aucune famille. Ou seulement la sienne qui s'est forgée dans le berceau de l'extrême gauche, militante et activiste, et celle qu'elle s'est constituée avec sa bande d'amis, musiciens, infirmières ou avocats qu'elle filme en continu depuis le début des années 2010. De film en film, on retrouve les mêmes protagonistes mais jouant cette fois un rôle, celui des membres d'une jeune communauté inquiète et faussement innocente, le plus souvent assignés à résidence dans la maison de famille charentaise de l'artiste, bâtisse de pierres sèches qui est aussi le QG d'un immense parc de jeux alternatif. C'est une génération que l'on regarde vivre et grandir dans l'œil de la caméra de Lola Gonzàlez. *"Mon travail ne porte pas seulement sur*

la jeunesse, je vais regarder vieillir cette communauté", commente-t-elle sobrement.

D'ailleurs, c'est un sacré coup de vieux qu'elle et ses amis, réunis après les attentats dans un bar de l'Est parisien où ils habitent tous, ont pris en pleine figure, vendredi 13 novembre. Or si l'on vient voir Lola Gonzàlez, c'est aussi que son travail offre de curieuses résonances avec l'actualité. A commencer par cette menace latente qui traverse chacun de ses films : l'étourdissant *Winter Is Coming*, objet ambigu bercé par le soleil, la musique et l'innocence mais tourmenté par un mauvais présage jamais explicité, ou le plus inquiétant *Summer Camp* tourné au printemps 2015, quelques mois après les attentats de *Charlie Hebdo*, et qui met en scène quatre jeunes hommes dans un isolement choisi ou subi. Confinés dans la même maison charentaise, ils se préparent physiquement à affronter l'ennemi ou à prendre les armes, au choix.

"Dans mon travail, on ne sait jamais exactement contre quoi on se bat. Ça n'est jamais nommé, je préfère rester dans un rapport poétique aux choses", raconte Lola Gonzàlez. Il n'y a pas de dialogues dans cette dernière vidéo, simplement une longue litanie de prénoms gravés à même les murs et que les quatre combattants égrènent sans émotion. Par moments, le petit groupe sort prendre une grande bouffée d'air et de *"paysage"*, le seul mot qu'ils prononceront.

Cette liste vertigineuse de prénoms, Alex, Edgar, Akira, Liam, Gabriel, Zeno, Kader ou Alice, résonnait aussi dans la performance musicale organisée avec Jérémie Prat fin octobre au Plateau-Frac



Ile-de-France. La pièce s'appelait *Octobre bleu*, parce qu'il est souvent question de saisons chez Lola González, parce que "*Octobre rouge, bien sûr*", mais aussi parce que ce soir-là, performeurs et spectateurs étaient invités à boire le même cocktail bleu outremer (déjà présent dans *Winter Is Coming* où il s'apparentait au poison avec lequel la petite communauté se préparait à un suicide collectif) et qui laissait sur les lèvres de chacun une légère empreinte bleue.

"Au Plateau, je voulais créer du lien. Il fallait quelque chose à partager, raconte-t-elle, **que l'on finisse par tous se ressembler."** Et de fait, le soir de la performance, il était difficile de distinguer "la scène" du public, les vingt-cinq performeurs étant dispersés dans la foule d'où émergeait de temps à autre cette liste chantée de prénoms comme autant de marqueurs générationnels. Le refrain, "*Où êtes-vous ?*", chanté un ton au-dessus, fait aujourd'hui froid dans le dos.

Lola González elle-même semble émue par la façon dont les événements ont recouvert d'un voile opaque cette œuvre collective et multipistes. Troublée, elle l'est encore plus lorsqu'elle ouvre sur son ordinateur les quelque trois cents photographies prises dans les rues de Paris en novembre 2014, soit deux mois pile avant Charlie. A l'écran, on voit défiler des hordes de jeunes gens (toujours sa bande d'amis) en fuite, terrorisés ou comme en suspension une fois frappés par les balles, victimes d'une attaque que l'on devine mais que l'on ne voit pas. Cette imagerie-là convoque notre imaginaire commun, les clichés de Mai 68 ou des émeutes de

banlieue et, depuis quelques jours, les vidéos amateur tournées devant le Bataclan ou rue de Charonne et diffusées en boucle par les sites et les chaînes d'information continue.

Lola González est, presque malgré elle, une artiste en prise avec le réel, dont l'œuvre semble branchée sur l'inconscient collectif. Elle qui essaie de "*ne pas appartenir*" à une famille ou une mode, assume en revanche une posture qui n'est pas forcément de mise chez les artistes de sa génération : celle de l'artiste responsable, dans le sens "*où (elle) veu(t) être au plus proche de ce que je ressens et faire quelque chose qui soit à la hauteur de ce qui se passe*". Pour sa prochaine exposition, elle réfléchit à l'utilisation de ce langage sifflé utilisé parfois en temps de guerre "*pour prévenir et alerter*".

Dans l'une de ses premières pièces, elle faisait endosser à sa communauté d'amis les masques de personnages illustres chez qui "*l'humain, l'artistique et le politique ne faisaient qu'un*" : Frida Kahlo, Boris Vian, Patrick Dewaere ou encore Pier Paolo Pasolini dont on célébrait début novembre les quarante ans de son assassinat. Adapté pour un spectacle présenté en 2012 au Centre Pompidou, ce jeu de rôle joyeux se terminait par un carnage à la kalachnikov avant que la petite troupe ne renaisse de ses cendres, comme le Gramsci-phénix de Pasolini à qui ce dernier adressait ces vers dans l'hommage qu'il rendit au philosophe marxiste : "*Me demanderas-tu, mort décharné/De renoncer à cette passion/Désespérée d'être au monde ?*" **Claire Moulène**

lola-gonzalez.com



Les jeunes talents au Rendez-Vous

Nous ne pouvons plus penser; nous ne pouvons plus espérer; plus rire; plus chanter; plus danser... Et pourtant ils dansent, ces jeunes gens, réunis autour d'un feu de joie pâle dans le secret d'une forêt. Cachés par un masque à l'effigie de leur propre visage, ils s'unissent en un rite païen, chant de résistance. Mais quand on les retrouve, à l'aube, les corps sont presque inertes, abattus. Et les braises mourantes. Qu'est-il advenu aux membres de cette énigmatique communauté? Quel mal les a frappés, quelle espérance les portait?

La force des vidéos de Lola Gonzalez, c'est de nous toucher avec les héros de sa fiction, sans que l'on comprenne vraiment dans quels temps terribles ils existent: un monde à la *Fahrenheit 451*, où l'accès à la

nature est interdit, sauf à qui choisit la clandestinité; où la danse et le chant sont activités illicites. L'auteur de cette installation vidéo à entrées multiples a tout juste 27 ans. Ses vidéos ont le lyrisme sec de son âge, et s'avèrent pleines de promesses.

Partout dans le monde

Telle est la vertu de ce Rendez-Vous, qui se tient tous les deux ans à l'IAC de Villeurbanne, en parallèle de la Biennale: dénicher, un peu partout dans le monde, de jeunes talents. De Kochi (Inde) à La Havane (Cuba), les biennales du monde entier unissent leurs forces pour mettre à l'honneur ce qui fait leur sel: la chair fraîche. Leur sélection est dévoilée ici, enrichie de propositions émanant des institutions locales. Ils viennent de Chine, du Japon ou du New Jersey, d'Inde ou de Cherbourg, pour rivaliser d'imagination.

Impossible de citer la vingtaine de participants. Mais retenons quelques images. Chez les Français, les scènes de guérilla urbaine captées par le pinceau fougueux du Grenoblois Johann Rivat, la délicatesse d'Adélaïde Feriot, qui réinvente le tableau vivant, ou l'installation de Nicolas Garait-Levenworth, pleine de fantômes de la mer.

Parmi ceux qui sont venus de plus loin se détache le duo Celio & Yuniór, qui ausculte les paradoxes de son île natale, Cuba.

Et, particulièrement touchant, le corps maladroit de Naufus Ramirez-Figueroa, originaire du Guatemala et déjà bien repéré de Turin à Paris. Lors d'une performance vidéo, il se déguise en architecture, et sa danse se fait elle aussi résistance à nos temps de tristesse. ■

E. LE. (À LYON)



faites vos jeux

Avec des travaux radicalement opposés, les jeunes artistes Eva Barto et Lola González jouent cartes sur table.

Apriori tout oppose les deux jeunes femmes réunies dans cette exposition intitulée *Présage*. Mais que nous prédit au juste ce petit show qui voit double ? D'abord qu'il se joue là, dans l'écart entre l'œuvre conceptuelle, raide (dans le bon sens du terme) et référencée d'Eva Barto, et celle vivante, émouvante et parfois maladroite (toujours dans le bon sens du terme) de Lola González, quelque chose comme un état des lieux. Celui d'un paysage artistique dans la fleur de l'âge mais qui, loin de constituer un bloc monolithique, essaime quantité de voies possibles. Ensuite, que cette nouvelle génération joue volontiers cartes sur table.

Très littéralement chez Eva Barto qui met en partage sur un grand plateau certaines de ses lubies. *"The Gamblers est une table de négociation qui réunit neuf différentes caractéristiques de mon travail, notamment le rapport à la propriété intellectuelle, à la signature, au plagiat ainsi que le lien que je tente de produire avec les jeux de paris"*, commente ainsi l'artiste qui a, entre autres, disposé sur sa "table de travail" une reproduction en format A4 de la revue *Flash Art*, dont les images ont été recadrées pour faire disparaître toute forme d'identification (contenu, auteurs, légendes). Le reste de sa proposition se joue dans les indices : sur les manches sérigraphiées de ses galeristes, devenues complices, où a été dessiné

le plan de table initial, dans ce jeton jeté au sol et encore dans le bureau débarrassé de tous ses attributs traditionnels : ordinateurs, chaises et tables de travail.

Lola González, elle, assume une autre façon de jouer franc jeu. Avec un nouveau film dont la fraîcheur et la crudité donnent à lire sans filtre une génération, la sienne, et celle de la bande d'amis qui l'accompagne dans tous ses projets. Avec son titre qui rappelle la formule prophétique de la série *Games of Thrones, Winter Is Coming* est un objet ambigu : bercé par le soleil, la musique et l'innocence mais tourmenté par cette menace qui plane. Il met en scène une petite troupe de jeunes gens assignés à résidence pour une raison inconnue. On sait seulement que tout cela devrait mal finir. Entre communion (en chansons) et confessions (face à la caméra), la communauté se disloque et se reforme. Dans ses précédents films, les jeunes héros de Lola González endossaient les masques de monstres culturels du XX^e siècle, de Pasolini à Frida Kahlo en passant par Fassbinder, ouvrant ainsi grand les portes d'un panthéon transgénérationnel. Cette fois-ci, ils revêtent les leurs, figeant leurs traits et leurs émotions derrière une représentation d'eux-mêmes. Les yeux bien en face des trous. **Claire Moulène**

Présage jusqu'au 6 juin, galerie Marcelle Alix, Paris XX^e, marcellealix.com

Lola González,
Winter Is Coming,
2014



Courtesy de l'artiste et Marcelle Alix, Paris

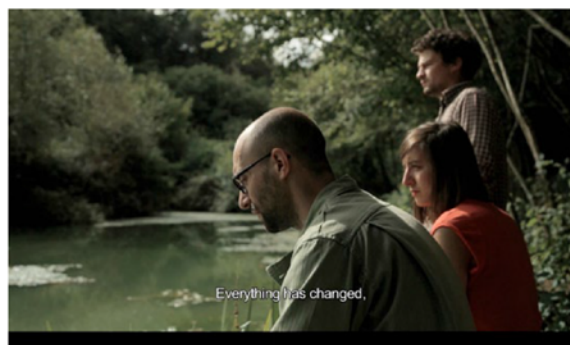
13.05.2015 les inrockuptibles 97



Par Julie Portier

Lola Gonzàlez : les copains d'abord

Lola Gonzàlez (née en 1988) a participé au Salon de Montrouge en 2013. Depuis, la technique est plus sophistiquée mais la philosophie reste la même : l'amitié. Cette vérité que la vie en société ultralibérale considère comme un agrément dans une existence bien rangée, est le sujet (politique) et le moteur même de ses films. Son dernier, le déroutant *Winter is coming*, est actuellement projeté à la galerie Marcelle Alix à Paris, dans une exposition en duo avec Eva Barto, « Présage » (jusqu'au 6 juin).



Lola Gonzàlez, *Winter is coming*, 23 min, vidéo couleur HD, stéréo, 2014.

Lola Gonzàlez, *Winter is coming*, 23 min, vidéo couleur HD, stéréo, 2014.

— Une bande de jeunes se retrouve dans la campagne. C'est souvent comme cela que débute un projet de film de Lola Gonzàlez, et c'est ainsi que sont nées les grandes idées de la contre-culture ou certains mouvements d'avant-garde ; elle le sait. En pleine nature, ils se baladent, mangent, chantent, boivent, dansent, en paraissant se sacrifier pour une cause inconnue ou purger une peine sans qu'on ne connaisse l'objet du crime ni sa gravité. Dans un film plus ancien, certains d'entre eux ont été jugés pour oisiveté : « Vous avez été surpris assoupis sur un pédalo en rase campagne, laissant le temps s'écouler ». « On était fatigués [...]. En fait, on aime la nature », répondait le banc des accusés tombés du lit (*Le Procès*, 2012). Dans la maison de campagne où ils semblent maintenant détenus, l'heure est plus grave, le ton aussi ; mais la communication est interdite : ils sont surveillés. La parole doit s'exprimer individuellement face caméra, selon les codes du confessionnal tels que les a usurpés la télé-réalité, parmi d'autres inventions du divertissement coercitif. Il y est question de l'hédonisme, de l'éducation du peuple et de la lutte dans une élocution assez maladroite, qui se croit au cinéma (comme les acteurs de sitcoms), se fait des films (de la nouvelle vague peut-être). Pourtant, c'est dans un flux de lieux communs du militantisme de gauche qu'un cri face caméra transgresse le « retour image » (par lequel Baudrillard définissait l'empire du narcissisme qu'est la télé-réalité), pour s'adresser violemment au monde derrière l'écran, celui dont la désillusion a fini par lui inspirer la méfiance de toutes formes d'idées radicales, et qu'il a vite fait d'y soupçonner le terrorisme. « Vous ne savez pas ce qu'on peut ! Vous avez peur de voir un jour une génération qui s'affranchisse de la précédente pour former un peuple libre ! Un peuple qui vibre ! ». C'est ce trouble qui agit dans les films de Lola Gonzàlez, où la maladresse du jeu et l'exclamation surfaite de la révolte sont soudain frappées de lucidité. Alors d'une emphase immature ou d'une allégorie pataude émerge un moment

C'EST CE TROUBLE QUI AGIT DANS LES FILMS DE LOLA GONZÀLEZ, OÙ LA MALADRESSE DU JEU ET L'EXCLAMATION SURFAITE DE LA RÉVOLTE SONT SOUDAIN FRAPPÉES DE LUCIDITÉ

L...



LOLA GONZÁLEZ :
LES COPAINS
D'ABORD

SUITE DE LA PAGE 10 de grâce, comme lorsque les personnages sortent sur le Perron masqués par leur propre portrait (une image poétique récurrente chez l'artiste), ou qu'ils chantent ensemble, qui dans chaque film est le moment où s'expriment la beauté et la force du collectif (dans une composition et des paroles originales). Leur dernier chant avant la dernière danse, puis ce qui ressemble à un suicide collectif ou le passage fantastique dans « un autre monde » espéré, sonne comme un blues d'esclaves (dont les paroles contenaient des codes d'évasion). Le refrain dit : « *je ne peux plus dormir... Je ne peux plus croire...* ». Faut-il y croire ? C'est le sujet du dialogue de sourds entre les deux personnages de *Y croire* (2011), postés devant une projection d'images de sous-bois. Dans la situation stupide résonne une fois de plus une mise en question sérieuse de nos attentes face aux images, à l'art et aux

FRIDA KAHLO,
PASOLINI,
PINA BAUSCH,
PATRICK DEWAERE
OU
JEFF BUCKLEY
CONVERSAIENT
AU PRÉSENT



Lola González, *Qui boira de ce vin-là, boira le sang de ses copains*, spectacle 60 minutes, Janvier 2014. Crédits photos : Hervé Véronèse.

lendemains. Lola González, elle, y croit, et son antidote au cynisme est sa bande d'amis, fidèles à ses génériques depuis le début, qui de film en film deviennent des comédiens et deviendront adultes. Leur énergie débordait littéralement de la scène du festival Hors Piste au Centre Pompidou en 2014. Dans le spectacle *Qui boira de ce vin-là, boira le sang de ses copains* (2014), il était encore question d'amitié et de résurrection, des hommes et des idées révolutionnaires.

Chacun réincarnait, dans son jeune corps et derrière un masque, un personnage célèbre dont l'œuvre et le destin se sont confondus. Frida Kahlo, Pasolini, Pina Bausch, Patrick Dewaere ou Jeff Buckley conversaient au présent, leur débat, sous couvert de naïveté, exposant un programme esthétique à la recherche d'une expression simple de la beauté, tout en se demandant comment marquer l'histoire. Ils écriront donc un manifeste d'après une formule tronquée de Guy Debord et se feront tous tuer pour de faux par un tir de kalachnikov avant de remonter habiter la scène pour danser et chanter, avec conviction, qu'il n'y a rien de mieux à faire que vivre. « *Mourir par des idées, d'accord, mais de mort lente* », chantait Brassens.

PRÉSAGE, EVA BARTO, LOLA GONZÁLEZ, jusqu'au 6 juin, Marcelle Alix, 4 rue Jouye-Rouve, 75020 Paris, tél. 09 50 04 16 80, <http://www.marcellealix.com> <http://lola-gonzalez.com>



Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.



les **inRocks lab**

Rendez-vous en 2016 pour une nouvelle édition du concours

les **inRocks**

Recherche sur le site



magazine

lab.TV

musiciens
CONCOURS

vidéastes
CONCOURS

cuisiniers
CONCOURS

magazine news

Lola Gonzàlez, l'intuition collective

création vidéo Focus création vidéo

06/03/2014 | 20h52

[Mail](#) [Imprimer](#) [Share](#)



Lola Gonzàlez, "Quoi boire de ce vin-à, boire le sang des copains", 2014. Photo : Hervé Lola Gonzàlez, "Quoi boire de ce vin-à, boire le sang des copains", 2014. Photo : Hervé Lola Gonzàlez, "Quoi boire de ce vin-à, boire le sang des copains", 2014. Photo : Hervé Wronàss

LES + LUS



15 artistes à voir en concert avant tout le monde **musique**



Découverte du lab
#148 : Hop On Me

musique



Ceux Qu'il Fallait
Découvrir cette
semaine #19

musique



Arte Concert Festival
donne carte blanche
aux inRocks lab

musique



[avant-première EP]

Guillaume
Stankiewicz "la joie
peut être plus
bouleversante que la

L'artiste Lola Gonzàlez réunit ses amis dans ses vidéos et se réapproprie leurs discussions. Retour sur sa première performance, présentée lors de l'édition 2014 du festival Hors Pistes au Centre Pompidou.

Sur scène, dans un décor minimal, sept personnages masqués : Rainer Werner Fassbinder, Pier Paolo Pasolini, Frida Kahlo, Boris Vian, Jean Seberg, Patrick Dewaere et Pina Bausch. Sept personnalités, de champs artistiques différents, qui



discutent de l'amour, de la mort et de l'art. Téchoscopage des époques et des styles. L'anachronisme, mais aussi la dimension communautaire sont deux des principaux ressorts de l'œuvre de Lola Gonzàlez, 25 ans, diplômée en 2012 de l'Ecole supérieure des beaux-arts de Lyon.

Pour sa performance live *Qui boira de ce vin-là, boira le sang des copains*, présentée lors de l'édition 2014 du festival Hors Pistes au Centre Pompidou, Lola Gonzàlez, plus habituée à la vidéo, a fait à nouveau appel à sa bande d'amis. Musiciens, artistes, danseurs ou encore infirmiers, voilà environ six ans qu'ils participent et nourrissent ses projets.

Leur réunion, et celle des personnalités qu'ils représentent, est l'occasion d'une discussion, jouant des références et des clichés, sur la question de l'inscription d'une œuvre dans l'histoire, du positionnement par rapport à ce qui existe ou a déjà existé. Une conversation chorale rythmée par des reprises de chansons issues de la culture populaire (France Gall et Michael Jackson entre autres) interprétées par trois musiciens : Chet Baker, Jeff Buckley et Brian Jones.



Lola Gonzàlez convoque des figures historiques afin de mieux se les réapproprier, les déformer, et créer un jeu d'interférences avec la personne qui l'incarne. Comment marquer l'histoire ? La question utopique invite à une réflexion sur les mouvements d'avant-garde passés. « *Ce que je recherche aujourd'hui, précise Lola, plutôt que de trouver un mouvement plus intéressant qu'un autre, c'est une force, une énergie humaine. C'est à cela que mon travail veut faire un clin d'œil.* »



La captation de la pièce est actuellement présentée à La Galerie, centre d'art contemporain de Noisy-le-Sec, dans l'exposition « Adieu tristesse, désir, ennemi, appétit, plaisir », suite de « Bonjour tristesse, désir, ennui, appétit, plaisir » qui s'était tenue au même endroit à l'automne 2013 et à laquelle Lola Gonzàlez avait également pris part avec la vidéo *Nous*. Sur une collective et fragile reprise d'un morceau de Cat Stevens, *Trouble*, on retrouvait alors la même bande d'amis dont chaque membre était d'abord isolé dans un paysage différent, avant d'être rassemblés dans le même plan.

Que ce soit dans l'écriture, la production, ou encore le choix de travailler avec ses amis, les œuvres de Lola Gonzàlez appellent une authenticité, une spontanéité et une fluidité, avec des formes visuelles simples et construites. De l'individu vers le commun, elles nous questionnent sur la puissance du collectif, et ses limites aussi.

Lola Gozàlez présentera également son travail dans l'exposition collective « All that falls », au Palais de Tokyo du 6 juin au 7 septembre 2014 (commissariat : Marie de Brugerolle & Gérard Wajcman) et au 6B, à Saint Denis, à compter du 19 Avril 2014.
<http://lola-gonzalez.com/>

Photos : Lola Gonzàlez, *Qui boira de ce vin-là, boira le sang des copains*, 2014.
© Hervé Véronèse



par Anna Hess
le 06 mars 2014 à 20h52

<http://www.lesinrocks.com/lesinrockslab/news/2014/03/lola-gonzalez-lintuition-collective/>